(2

LA DANSE

ANCIENNE

ET

MODERNE

OU

TRAITÉ HISTORIQUE

DE

LA DANSE.

Par M. DE CAHUSAC, *de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse.*

TOME SECOND.

A LA HAYE,

Chez JEAN NEAULME.

M. DCC. LIV.

TRAITÉ
HISTORIQUE
DE LA DANSE.

LIVRE QUATRIE'ME.

CHAPITRE I.

Epoque du plus haut point de gloire de l'Art.

LEs Rois ont toujours ſous leur main un moyen aſſuré de diſtraire les regards de la multitude des opérations du Gouvernement ;

mais il n'eſt point de Souverain, qui ait ſçu employer ce moyen d'une maniere plus efficace qu'Auguſte, ni dans des circonſtances auſſi délicates.

En prenant les rênes de l'Empire, il ſentit les avantages que pouvoit lui procurer le goût des Romains pour les Spectacles publics, & il fonda ſur leur magie, la tranquillité de ſon Regne. *

* Je ne crois point haſarder, dans tout ce que je vais dire, une ſimple conjecture.

1°. Le goût qu'Auguſte témoigna pour le Spectacle nouveau de Pylade & de Batyle parut ſi vif que quelques Auteurs (*Suidas*) lui en ont attribué l'invention.

2°. Preſque tous les Hiſtoriens s'accordent à dire, que les Spectacles des Pantomimes furent les principales cauſes de l'aſſerviſſement des Romains.

3°. Il n'en eſt point qui n'accorde à Auguſte la connoiſſance profonde des hommes, & de l'art de les gouverner.

Les Théâtres, déja établis, étoient beaucoup pour ſes vûes. Il ſentit cependant que des nouveautés heureuſes produiroient un effet encore plus grand. Les Spectacles anciens ſont pour le Public comme une vieille habitude : il les voit, il les ſuit, parce qu'il eſt accoûtumé de les voir & de les ſuivre. Leur privation ſeroit une peine ; leur jouiſſance n'eſt qu'un médiocre plaiſir.

Un genre inconnu a les attraits d'une Maîtreſſe nouvelle. On ſe paſſionne pour des repréſentations, dont on n'avoit point l'idée. Le goût ſe ranime, le charme de l'impreſſion excite & ſoutient l'enthouſiaſme. On ne voit, on ne veut voir que ce ſeul Théâtre. On alloit aux autres. On court

Le plan, dont je parle, devoit couler néceſſairement de ces deux ſources.

à celui-ci. Les plus grands objets ſont oubliés. Il ne s'agit plus, dans les cercles, dans les familles, dans les lieux publics, que du Spectacle en vogue.

Auguſte preſſentit ces effets. Il commença par mettre la Danſe à la mode. Il l'aimoit, ou, ce qui revient au même pour le Public, lorſqu'on regne, il feignit de l'aimer. De ce moment, il parut honorable de s'en occuper ; puiſque l'Empereur s'en occupoit lui-même.

Eſope & Roſcius, qu'on venoit de perdre, avoient laiſſé un vuide immenſe dans le Théâtre déja connu. Il étoit difficile de le remplir. L'Empereur imagina qu'un genre, qui feroit oublier l'ancien, ſuppléeroit encore mieux au défaut de ces grands Acteurs, qu'un remplacement douteux & peut-être impoſſible.

Il ne ſe trompa point dans ſes conjectures. Il protégea Pylade & Batyle *, & Rome bientôt occupée de ce ſeul objet, ne tourna plus ſes regards vers le gouvernement qu'Auguſte lui avoit ravi.

A meſure que Pylade & Batyle ſe diſputoient les ſuffrages des Romains, ceux-ci entraînés par le charme du Spectacle, le voyant avec aſſiduité & n'en ſortant jamais ſans tranſport, ne purent ſe rendre compte mutuellement de leur impreſſion, ſans entrer dans des diſcuſſions qui bleſſoient l'amour-propre. L'enthouſiaſme eſt

* Quelques Auteurs trompés, comme on l'a déja dit, par le goût qu'il montra pour la *Danſe Italique*, l'en ont crû l'Inventeur. S'ils avoient approfondi ſes vues, ils auroient découvert les motifs de la protection qu'il accorda à la Danſe, dans cette politique fine qui étoit dans ſon caractère.

une fiévre de l'eſprit. Il eſt bouillant, emporté, excluſif. Les Spectateurs qui étoient enchantés de Pylade, écoutoient avec impatience les éloges extrêmes qu'on donnoit à Batyle ; & les partiſans de celui-ci étoient outrés des ſuccès de Pylade.

Deux partis ſe formerent ainſi rapidement, & les cabales du Théâtre, comme l'avoit prévu l'Empereur, étoufferent toutes les autres. Rome ſe vit diviſée en *Pyladiens* & en *Batyliens*, ennemis déclarés ; toujours prêts à ſe nuire, & plus émue peut-être que s'il s'étoit agi alors de l'Empire, elle fut plus d'une fois ſur le point d'en venir aux mains, pour régler les rangs des deux *Pantomimes*.

Auguſte, en ſuivant ſon plan de politique, avoit honoré la Danſe,

& les Danſeurs par l'établiſſement d'une loi, qui avoit été reçûe avec un applaudiſſement univerſel. Elle accordoit aux Pantomimes le privilége dont jouiſſoient les Citoyens, de ne pouvoir être condamnés au fouet, qui étoit la peine des Eſclaves. Il les avoit de plus ſouſtraits à la juriſdiction des Magiſtrats & des Préteurs, pour les ſoumettre immédiatement à la ſienne.

Tout cela avoit jetté du luſtre ſur l'état des Pantomimes, & ſembloit annoblir aux yeux de la multitude les querelles que leurs Repréſentations excitoient dans les deux partis. Tant qu'ils reſterent dans une ſorte d'équilibre, Auguſte les laiſſa ſe débattre, ſe ridiculiſer, ſe déchirer mutuellement ; mais une circonſtance qui intéreſſoit le bon ordre, ou

peut-être ſon amitié pour Mecéne *, l'engagea de ſe déclarer pour un tems en faveur du parti de Batyle.

Pylade avoit été ſifflé par une cabale violente. Un grand Seigneur de Rome en étoit le chef, & ne s'en cachoit pas. Le *Pantomime* outré le joua ſans ménagement, dans la Repréſentation ſuivante. Ses partiſans applaudirent à cette inſolence. Le Seigneur joué jettoit feu & flammes, & le parti de Batyle ne parloit de rien moins que de brûler le Théâtre de Pylade, & de le maſſacrer lui-même.

Auguſte appaiſa ce mouvement, qui étoit ſur le point de devenir une véritable ſédition, en banniſſant pour un tems Pylade qu'il

* On en trouvera les motifs dans le Chapitre ſuivant.

vouloit ſauver, & qu'il eſpéroit faire ſervir encore à ſes vûes.

C'eſt à cette occaſion, qu'après avoir reçu de la bouche même de l'Empereur l'ordre de quitter Rome, Pylade oſa lui dire : *Tu es un ingrat. Que ne les laiſſe-tu s'amuſer de nos querelles ?*

La diſgrace de Pylade calma d'abord les *Batyliens*, & en impoſa au parti contraire. Les gens cependant qui ſe croyoient les plus ſages des deux côtés, réfléchirent ſur cet événement, & ils ſe communiquerent leurs obſervations.

Ils trouvoient une injuſtice, qui alloit juſqu'à la tyrannie, dans l'exil d'un homme public, qui étoit devenu néceſſaire aux plaiſirs de Rome. Il ne lui reſtoit plus de liberté que dans ſes Spectacles, & Auguſte avoit la barbarie de la lui ravir.

Ce diſcours paſſa de bouche en bouche, & fit une impreſſion étonnante. Les *Pyladiens* & les *Batyliens* ſuſpendirent leur haine mutuelle, pour en réunir tous les traits contre un tyran, qui, diſoient-ils, cherchoit à les accabler chaque jour de nouveaux fers.

Quelques loix utiles que l'Empereur fit publier alors, trouverent le peuple dans cette diſpoſition. Juſtes ou injuſtes, on ne les examina point ; on ne vit que la main de laquelle elles étoient parties. On s'aſſembla, on s'aigrit, on couroit aux armes. Auguſte fit revenir *Pylade*, & le tumulte ceſſa. On ne parla plus de loix, d'injuſtice, de tyrannie. Ce ne furent que tranſports de joie. Le Peuple, les Sénateurs, la Nobleſſe ne pouvoient ſe laſſer de bénir la

main bienfaiſante, qui leur rendoit le plus célébre & le meilleur Danſeur de la terre.

Que de reſſources heureuſes n'a-t-on pas dans la frivolité des hommes, pour leur faire adorer même le joug qu'on leur impoſe! c'eſt moins ſa peſanteur qui les bleſſe, que la maniere mal-adroite dont ont la leur fait ſentir. Auguſte n'eut la main ſure, vers la fin de ſon regne, que parce que l'habitude de regner & la connoiſſance des hommes, la lui avoient rendu légére.

CHAPITRE II.

Détails ſur Pylade & Batyle.

ON trouve dans le caractère particulier de chacun de ces deux

hommes célébres la cauſe premiere de la diverſité de leurs compoſitions, & celle de leur ſort, ſi différent l'un de l'autre, pendant tout le cours de leur vie. J'entre dans cet examen, parce qu'il peut être utile à l'Art & ſervir de leçon aux Artiſtes.

Pylade étoit impétueux, bruſque & fier. Toujours occupé d'idées nobles, la tête remplie des actions les plus belles de l'antiquité, ſon penchant devoit néceſſairement tourner ſon génie vers les plus grands tableaux, dont ſon imagination étoit ſans ceſſe frappée.

Comme il ne ſortoit d'une compoſition, que pour ſe plonger dans un nouvel enthouſiaſme; lorſque ſes yeux s'ouvroient ſur les objets dont il étoit entouré, ils lui ſembloient ſi petits, qu'il

les appercevoit à peine. Auſſi parloit-il à ſes Camarades comme à des ſujets, au Public aſſemblé comme à une armée dont il auroit été le Général, à l'Empereur lui-même, comme s'il n'eût été qu'un homme.

Il eut des admirateurs, des partiſans, des enthouſiaſtes, & ne pouvoit avoir des amis. Son génie, le feu de ſes compoſitions, la vérité de ſon exécution cauſoient de l'étonnement, aſſerviſſoient les Spectateurs, les entraînoient juſqu'au reſpect ; mais il étoit ſans intrigue, par conſéquent ſans cabales. Il ne voyoit qu'en *grand* ; le moyen qu'il ſe pliât à tous les petits ſoins qu'exige la Cour. Tout ce qui ſentoit la baſſeſſe, lui paroiſſoit inſupportable ; comment ſe ſeroit-il ménagé des protecteurs ?

Batyle avoit l'eſprit badin, gai, leger, plein de feu, & de jolies ſaillies. Telles devoient être ſes compoſitions. Ce n'étoit dans tout ce qu'il exécutoit qu'images vives & riantes, que tableaux peints par la main légere des Graces, deſſinés par l'Amour, animés par la volupté. Les traces qui en reſtoient dans ſon imagination, rendoient ſon humeur égale, ſa converſation gaie, ſon commerce facile. Souple, complaiſant, adroit, il faiſoit dans le même tems une révérence profonde, diſoit un bon mot, & rioit d'une plaiſanterie qu'on lui adreſſoit; quoiqu'il ſçût très-bien qu'elle étoit mauvaiſe.

Il avoit commencé par être Eſclave, & avoit fait dans cet état ſon apprentiſſage de complaiſance. Il mérita la faveur de ſon Maî-

tre, parce qu'il avoit des talens, de la politeſſe, de l'eſprit. Mécéne ne ſe ſeroit pas laiſſé ſéduire par de moindres avantages; mais pour s'acquérir la bienveillance de la foule des grands Seigneurs, Batyle avoit ſenti qu'il lui falloit d'autres reſſources.

Il les trouva dans ſa ſoupleſſe, dans une liberté effrenée de mœurs, dans une facilité extrême à ſe prêter ſans difficulté aux parties de plaiſir les plus libertines, dans les ſoins qu'on pouvoit exiger de lui, ſans craindre de l'offenſer, pour négocier, lier, ou rompre les tendres commerces de Rome.

Avec ces ſecours, il ne pouvoit pas manquer de ſe faire un nombre infini de partiſans, une foule d'amis & autant de protecteurs qu'il y avoit pour-lors de grands

Seigneurs, mal élevés & ſans mœurs, à la Cour d'Auguſte.

Dans les intervalles que laiſſoient à Pylade & à Batyle les jours de relâche & les ſuccès continus de leurs compoſitions, le premier s'occupoit à faire des recherches profondes ſur ſon art, à les écrire, à les rendre utiles *. Le ſecond ſoupoit vraiſemblablement dans les petites maiſons des environs de Rome, ne ſongeoit qu'au plaiſir, & avoit l'adreſſe de le faire ſervir à ſa fortune.

L'un ne cherchoit qu'à étonner, qu'à forcer l'eſtime, qu'à ſubjuguer l'admiration. Il mépriſa les intrigues, ſe roidit contre les cabales & en fut ſouvent la victime.

* Il avoit écrit un livre profond ſur la Danſe, que nous n'avons plus. Voyez Athenée, liv. 1. chap. 17.

L'autre ne vouloit qu'amuſer. Son but unique étoit de plaire. Peu délicat ſur le choix des moyens, ils lui étoient tous bons pourvu qu'ils fuſſent ſûrs. Il écarta loin de lui les tempêtes, il en ſouleva de terribles contre Pylade, lui fut toujours inférieur, & marcha conſtamment ſon égal.

Il mourut, & Pylade pendant quelque tems, reſta ſeul maître ſans contradiction du champ de la gloire ; mais ſa fierté, ou ſon humeur, mirent bientôt de nouveaux obſtacles à ſa tranquillité.

Un jour qu'il repréſentoit *Hercule furieux*, il s'apperçut que ſa Danſe, qui caractériſoit l'action qu'il avoit à peindre, faiſoit murmurer les Spectateurs. *Fous*, leur cria-t-il en s'approchant des bords du Théâtre, *ne voyez vous pas que je repréſente un fou ?* Précé-

demment en jouant le même rôle chez l'Empereur, pour mieux rendre les fureurs d'Hercule, il avoit jetté ſes flêches ſur l'Aſſemblée, & l'Empereur avoit applaudi à cette extravagance, ou par un rafinement de politique, ou par un excès de bonté. On juge bien que Pylade ne fut pas plus circonſpect en préſence du Peuple. Ses flêches lancées au milieu des Spectateurs, en bleſſerent quelques-uns, en effrayerent pluſieurs, & les revolterent tous.

Tant qu'on verra des hommes ſupérieurs dans leur Art, qui fixeront ſur eux l'attention des autres ; on verra auſſi l'orgueil & l'envie s'épuiſer en efforts pour détourner les regards de la multitude & pour la forcer, s'il leur eſt poſſible, à briſer l'idole qu'elle s'eſt choiſie.

Entre mille reſſources que la malignité leur ſuggere, il en eſt une que la foibleſſe, la légereté, l'inconſtance du Public rendent preſque toujours infaillible. Ils ont ſur ce point l'expérience de tous les ſiecles.

Ainſi lors qu'une continuité de grands ſuccès éleve un homme à talens au-deſſus de tous ſes Contemporains : quand les traits lancés ſur ſes compoſitions, les ridicules donnés à ſa perſonne, à ſes partiſans, à ſes entours ne balancent plus ſon mérite ; on cherche alors quelque homme nouveau pour l'oppoſer à l'ancien. On le déſigne comme un objet d'eſpérance. Il faut l'encourager, le ſécourir, le porter. C'eſt pour ſoi-même, dit-on, qu'on travaille.

La multitude écoute, repéte,

applaudit ; elle s'échauffe par dégrès juſqu'à trouver bon ce que peu de jours auparavant elle ne jugeoit que mauvais, ou tout au plus médiocre. On répand alors des bruits qu'elle ſaiſit avec avidité : la bruſquerie, l'humeur, la fierté du ſujet que l'on veut détruire, la douceur, la modeſtie, la politeſſe du Candidat qu'on cherche à établir paſſent de bouche en bouche. Après tous ces préparatifs, le moment arrive, l'impulſion eſt donnée. Le Public la ſuit, & toujours extrême dans ſa faveur comme dans ſa haine, il s'aveugle, s'enyvre & s'égare.

Rien n'eſt moins ordinaire dans ces circonſtances, que de voir la multitude s'arrêter dans des bornes raiſonnables. Je n'en connois qu'un exemple dans l'Hiſtoire des Arts. Je vais le rapporter. Puiſſe-

t-il en pareille occaſion, être toujours ſuivi !

CHAPITRE III.

Diſpute entre Pylade & Hylas.

PYlade avoit cultivé les diſpoſitions qu'il avoit apperçues dans un de ſes éleves qu'on nommoit Hylas. Ce jeune homme joignoit à une belle figure beaucoup d'ambition, qu'on prit pour du zéle, un déſir extrême de ſe diſtinguer qu'on confondit avec le feu du grand talent, une grande ſoupleſſe dans l'eſprit, qu'on nomma douceur de caractère.

C'eſt ſur cet homme que les ennemis de Pylade jetterent les yeux, d'abord pour balancer ſes ſuccès & bientôt après pour l'anéantir lui-même.

Hylas ne ſçavoit cependant, & il ne pouvoit faire que ce que Pylade lui avoit enſeigné. Si celui-ci n'avoit point paru, l'autre n'eût jamais été qu'un Danſeur au-deſſous du médiocre. Incapable par lui-même de ſe frayer des routes nouvelles, il ne connut jamais que celles que ſon Maître lui avoit ouvertes. Hylas avoit quelque talent : Pylade étoit un génie.

N'importe. On prôna le premier, tandis qu'on deſſervoit ſous main le ſecond : les applaudiſſemens, qui vrais ou factices, ſont, à la longue, la régle conſtante des jugemens de la multitude, augmentoient chaque jour en faveur d'Hylas & diminuoient pour Pylade. Déja on ſe partageoit : l'un arrivoit, l'autre étoit ſur le point de partir, & c'eſt un avantage qui fait preſque toujours

la premiere fortune des gens à talens.

Pylade ſupportoit en homme ferme cette diſgrace. Hylas en jouit en jeune étourdi. Sans ménagement, ſans pudeur, cabalant à découvert contre ſon bienfaiteur, lui raviſſant chaque jour quelque portion de gloire, il voulut enfin conſommer l'ouvrage de ſa réputation par un coup hardi, qui anéantit ſans retour un vieux Athélete, dont il ſe croyoit le rival, & qui ne le regardoit que comme un foible écolier, plus digne de pitié que de colère.

L'orgueilleux oſa défier ſon Maître. Le défi fut accepté, le ſujet choiſi, & le jour pris.

Rome entiere en mouvement, ſollicitée, pouſſée par la faction d'Hylas court en foule au Théâtre. Il s'agiſſoit de repréſenter

Agamemnon. Pour exprimer la grandeur de ce Roi, le jeune Pantomime entre ſur la Scéne avec un cothurne qui le rehauſſe, s'éleve encore avec force ſur la pointe des pieds, & parvient en effet, par cet artifice, à paroître beaucoup plus grand que la foule d'Acteurs dont il étoit entouré.

La Jeuneſſe Romaine tranſportée de ce coup de génie, crie au miracle. Les Dames les plus belles battent des mains. On admire, on ſe paſſionne, on s'écrie. *Hylas eſt divin.* C'eſt le mot qui court.

Pylade paroît alors avec une contenance noble & fiere. Sa danſe grave, ſes bras croiſés, ſes pas lents, ſes mouvemens quelquefois animés, ſouvent ſuſpendus, ſes regards tantôt fixes ſur la terre, tantôt tournés vers le ciel, peignoient

peignoient un homme occupé des plus grandes choſes, qu'il voyoit, qu'il peſoit, qu'il comparoit en Roi.

Les Spectateurs frappés de la juſteſſe, de la dignité, de l'énergie d'une peinture ſi expreſſive, entraînés hors d'eux-mêmes par un mouvement unanime, pouſſent un cri d'admiration, après lequel il ne fut plus poſſible de revenir à l'idole qu'on vouloit établir. *Jeune homme*, dit alors froidement Pylade en s'adreſſant à Hylas, *nous avions à repréſenter un Roi, qui commandoit à vingt Rois. Tu l'as fait long : je l'ai fait grand.*

L'Empereur avoit ſemblé ne prendre aucun intérêt à cette diſpute, & il s'en étoit cependant occupé. Il avoit paru voir indifféremment le procédé d'Hylas, dont

il avoit prévu la défaite ; mais il l'attendoit à la premiere occaſion, pour le punir d'une maniere qui pût être utile à l'Art, & prévenir déſormais la fatuité des Artiſtes.

L'inſolence du jeune Pantomime ne fit pas attendre Auguſte long-tems. Outré de dépit, il cabala encore: ſa trame qu'on épioit, fut découverte, & l'Empereur ſans abroger la Loi qu'il avoit publiée en faveur de la Danſe, & s'en écartant pour cette fois ſeulement, ſans qu'elle pût tirer à conſéquence ; ordonna qu'Hylas fût fouetté dans tous les lieux publics de Rome. Bel exemple de juſtice qui ſuppoſoit dans l'Empereur une fermeté d'autant plus louable, que les Romains paroiſſoient alors bien plus attachés à leurs Hylas, qu'à leur ancienne liberté.

CHAPITRE IV.

Troubles excités à Rome par les Pantomimes.

AUguſte ſe ſervit toujours utilement des Spectacles qu'il avoit établis. Il avoit prévû les troubles qu'ils exciteroient, les diſputes qu'ils feroient naître, les mouvemens tumultueux qu'ils pourroient ſuſciter. Sa prévoyance préparoit ainſi une nourriture continuelle & peu dangereuſe à l'inquiétude naturelle des Romains. Il tenoit dans ſa main les mouvemens ſecrets de la machine, qu'il avoit expoſée à leurs regards. Toujours maître des cauſes, il étoit sûr auſſi de prévenir ou d'arrêter à ſon gré les effets.

Comme il ne devoit ſon adreſſe qu'à la prudence, il eut le coup d'œil preſque toujours juſte. Il forma un bon plan général, & le ſuivit. Il étoit politique.

Tibere qui lui ſuccéda, crut trouver ſa sûreté dans un excès de rafinement qui devoit la lui faire perdre. Sans projet fixe, parce qu'il n'en voyoit point ſans inconvéniens, il en formoit chaque jour de nouveaux, & n'en ſuivoit conſtamment aucun. Comme il avoit plus de ruſe que de prudence, il alla preſque toujours plus loin que le but. Il n'étoit que fin.

Cet Empereur, qui avoit le malheur de ne pas aimer les Arts, n'apperçut point l'objet qu'avoit eu ſon Prédéceſſeur dans l'établiſſement des théâtres de Danſe. Il ne vit de ce ſpectacle, que le

frivole, l'utile lui échappa. Auguſte en avoit ſagement retenu la ſur-intendance. Tibere la dédaigna imprudemment, ſans cependant la rendre aux Préteurs. *

Il arriva, de là, que la licence des Pantomimes, que rien ne contenoit, devint extrême, & que les troubles qu'ils exciterent devoient paroître fort dangéreux. La multitude s'étoit paſſionnée pour eux juſqu'à la fureur ; leurs jalouſies furent pouſſées juſqu'à

* *Tac. Ann. lib.* 1. *cap.* 77. Actum de eâ ſeditione apud patres, dicebanturque ſententiæ, ut Prætoribus jus virgarum in hiſtriones eſſet. Intercedit Halerius Agrippa Tribunus plebis increpituſque eſt Aſinii Galli oratione, ſilente Tiberio, qui ea ſimulacra libertatis ſenatui præbebat. Valuit tamen interceſſio, quia divus Auguſtus immunes verberûm hiſtriones quondam reſponderat, neque fas Tiberio infrigere dicta ejus.

la violence ; leur audace juſqu'à la licence la plus effrénée.

Il n'y avoit guéres de jour que quelque perſonne diſtinguée ne fût l'objet de leur malignité. Un Pantomime avoit l'effronterie de jouer publiquement un Sénateur, & le Peuple applaudiſſoit à cette inſolence. L'Empereur craignit que cette hardieſſe ne montât bien-tôt juſqu'à ſa Perſonne.

A la fin du ſpectacle, les Acteurs ou irrités ou enorgueillis de la diverſité de leurs ſuccès ſe battoient, s'égorgeoient derriere le théâtre. Les Spectateurs échauffés de la repréſentation prenoient parti, en venoient aux mains, & un objet d'amuſement, devenoit une occaſion continuelle de tumulte *. Les Gardes qu'on en-

* Theatri licentia, proximo priore anno cœpta gravius tunc eripuit, occi-

voyoit pour calmer le déſordre prenoient ſouvent parti dans la querelle. Les Centurions, les Soldats, les Tribuns, le Préteur lui-même, étoient tués ou bleſſés, dans ces combats de tous les jours.

Tibére trembla que de pareils mouvemens ne dégéneraſſent à la fin en des factions funeſtes au trône.

Ces deux motifs qu'il maſqua du prétexte des mœurs, l'engagerent à bannir tous les Pantomimes. Leurs Théâtres furent fermés ; mais les ordres de l'Empereur furent mal exécutés, malgré les rigueurs qu'on en avoit à

ſis non modò è plebe, ſed militibus, Centurione, vulnerato Tribuno, Prætore ac cohortis, dum proba in Magiſtratibus, & diſſentionem vulgi prohibent.

craindre. Les maiſons des Particuliers devinrent les aſyles des Acteurs ; on ſe raſſembla dans toutes les familles, pour jouir des repréſentations ſecretes qu'on ne pouvoit plus voir ſur des Théâtres publics. La familiarité entre les Spectateurs & les Danſeurs devint chaque jour plus grande. Ils ſe mêlerent ſur ces petits Théâtres de ſociété & tout fut bientôt Pantomime bon ou mauvais.

C'eſt dans cet état que Caligula trouva Rome, lorſqu'il prit les rênes de l'Empire. J'ai dit que Tibére n'avoit apperçu que le côté frivole des Spectacles. Son Succeſſeur n'en connut que la partie la plus groſſiere. Il r'ouvrit les Théâtres publics des Pantomimes que Tibére avoit fermés. Sous un pareil maître, on peut juger quelle dût être la baſſeſſe des Courti-

ſans, l'aviliſſement du Sénat, le goût de la multitude. Le Théâtre, pendant ſon regne, ne fut plus qu'une école odieuſe de libertinage ; les Pantomimes, qu'une troupe infâme proſtituée ſans ceſſe à la débauche des Romains; l'art, qu'un vil inſtrument dont ſe ſervoit la fortune, pour combler de biens des perſonages ridicules dont rien ne réprimoit l'inſolence. *

Des ſéditions nouvelles excitées à leur occaſion avoient forcé Néron de les éloigner. Ce monſtre, plus effeminé encore que l'infâme Caligula, les rappella bientôt, pour s'aſſocier à leurs débauches.

* Nunc ſtatim revocatis hiſtrionibus, equis, gladiatoribus, & aliis hujuſmodi rebus immodicè pecuniam impendens. *Senec. de irâ, lib.* 1. Voyez *Dion. Caſſ. in Caligul.*

Ils jouirent dès-lors, juſqu'au regne de Domitien, d'une aſſez grande tranquillité, & de la plus haute faveur ; mais l'audace de Pâris, qui oſa ſouiller le lit de l'Empereur, enhardit ce Prince à les chaſſer tous de Rome. Cette peine qu'ils méritoient par leurs déſordres n'eut rien de flétriſſant, parcequ'elle partoit de la main d'un homme injuſte. Domitien traitoit les Pantomimes, comme il avoit traité les Philoſophes. Il ne ſentoit ni le prix de la ſageſſe, ni les avantages du plaiſir. L'humeur & non l'amour de l'ordre avoit dicté ſes deux Décrets. Il proſcrivoit la Danſe, parce qu'il avoit reçu une injure perſonnelle d'un Danſeur ; & il pourſuivoit les Philoſophes, parce qu'il avoit été toujours fatigué des préceptes de la Philoſophie. Il répudia ſa

femme, & fit maſſacrer Pâris *. Ce Pantomime formoit un jeune éleve qui avoit une partie de ſes talens, & par malheur pour lui quelques-uns de ſes traits. Cette reſſemblance lui fut fatale. L'Empereur le fit inhumainement aſſaſſiner, & n'allegua que cette malheureuſe reſſemblance, pour juſtifier une action barbare que rien ne pouvoit excuſer.

Les Pantomimes furent rappellés, au moment que Domitien ferma les yeux. Ils ſe ſoutinrent, & s'affermirent juſqu'au regne de Trajan; mais cet Empereur crut faire une action utile, en ôtant

* Uxorem Domitiam Paridis hiſtrionis amore deperditam repudiavit, &c. Diſcipulum Paridis pantomimi, impuberem adhuc & tunc maximè ægrum, quod arte formâque non abſimilis magiſtro videbatur, occidit. *Suet. cap.* 3. & 10.

aux Romains un Spectacle que l'indécence avoit rendu mépriſable. Pline loue cet Empereur, d'avoir exécuté, du conſentement du Peuple, un projet que Tibére, Néron & Domitien, avoient eu bien de la peine à lui faire ſupporter : oſeroit-on le de dire ? plus l'amour que les Romains * avoient pour Trajan rendoit facile l'exécution d'une loi, dont on avoit toujours murmuré juſqu'à lui ; plus ce Prince étoit blâmable de prendre, dans les circonſtances où il ſe trouvoit, le parti de tous, le moins digne d'un homme qui regne.

Les Théâtres de Danſe n'étoient

* Obtinuit aliquis, ſcilicet Tiberius, Nero & Domitianus, ut ſpectaculum pantomimarum populus Romanus tolli pateretur .... rogatus es tu, Trajane, quod cogebat alius..... *Plin. pan. ch.* 46.

devenus nuiſibles, que, parce que la licence les avoit corrompus. Il falloit que Trajan ſe ſervît du pouvoir qu'il s'étoit acquis ſur l'eſprit & le cœur de ſes ſujets, pour purger ce Spectacle de toutes les indécences qui le déshonoroient, pour y ramener le bon ordre, pour rendre les Pantomimes plus circonſpects dans leurs plaiſanteries, plus retenus dans leurs tableaux; &, s'il étoit poſſible, plus habiles dans leur art.

La médiocrité ne ſçait que détruire. Le génie corrige, reforme, & ſçait tirer ainſi le plus grand des avantages de l'excès même du déſordre. Pline, dans cette occaſion, a loué ſon Héros en Courtiſan. Il auroit dû le blâmer en Philoſophe.

CHAPITRE V.

Honneurs & Privileges accordés à la Danſe.

AUguſte rendit les Pantomimes égaux aux Citoyens, en leur accordant le privilége de ne pouvoir être punis comme les Eſclaves.

En les mettant ſous ſa Juriſdiction immédiate, en interdiſant aux Préteurs celle qu'ils avoient naturellement ſur eux, ainſi que ſur le reſte du Peuple, il les mit au-deſſus des Citoyens ordinaires, & ſe conſerva d'ailleurs par-là des moyens faciles de porter l'art à la plus grande perfection & de le faire ſervir à ſes vûes. Les peines & les récompenſes

ſont les reſſorts les plus sûrs des actions des hommes. L'Artiſte qu'on punit ou qu'on récompenſe à propos, va toujours dans ſon art plus loin que tous les autres.

C'eſt en ſuivant ſon plan, qu'Auguſte qui avoit exilé Pylade, pour réprimer ſon audace, lui déféra des honneurs extrordinaires, pour couronner ſes ſuccès. Il lui accorda le titre de *Décurion* *, qui étoit celui qu'on donnoit aux Sénateurs, lorſqu'ils par-

* Inſcription qu'on trouve dans un Ouvrage imprimé en 1736. qui a pour titre : *Antiquitates ſacræ & civiles Romanorum*, explicatæ, autore M.A.V.N. *D. M. Theocriti. Augg. lib. Pyladi pantomimo honorato. Splendidiſſimis. Decurionalib.* ORNA. *Grex Romanus ob. merita ejuſ. Titul. memoriæ poſuit.* Sur le bord on lit ces mots, *Curante Callopodio locatore.* Il y a une ſtatuë de chacun des côtés, ſur l'une on voit le mot *Jonia*, & celui de *Troadas* ſur l'autre.

toient pour les Provinces. Dans les ſuites, quelques Empereurs allerent encore plus loin, & nous voyons, dans des Monumens anciens, que des Pantomimes furent élevés à la dignité de Prêtres d'Apollon, toujours briguée par les noms les plus illuſtres *.

Mais tous ces titres n'auroient été qu'une vaine fumée ſans la conſidération publique, qui eſt le premier des honneurs & le ſeul réel peut-être, parce qu'il n'a preſque jamais pour principe que le talent ſupérieur ou les vertus éminentes.

J'aïme à voir Auguſte & Marc-Auréle, qui ſont de tous les Empereurs Romains les deux à qui

* Voici l'Inſcription qu'on trouve dans Dempſter ad Roſ. p. M. 327.

M. Aur. Aug. lib. Acildo. Septentrioni Pantomimo ſui temporis primo ſacerdoti Apollinis.

il ſeroit le plus glorieux de reſſembler, honorer l'art dans la perſonne des grands Artiſtes ; mais j'éprouve un ſentiment plus vif encore, lorſqu'en parcourant les Annales de Rome, je vois le Peuple, les Sénateurs, la Nobleſſe courir avec empreſſement au-devant de Pylade, l'entourer, le ſuivre dans les ruës, & reconnoître par cet empreſſement honorable, la ſupériorité que le génie & les talens doivent avoir dans l'opinion des hommes, ſur la naiſſance, la fortune, & les dignités.

Ces honneurs que l'uſage avoit perpétués en faveur des ſucceſſeurs de Pylade, aigrirent & devoient irriter Tibére. * Je ne ſuis

* Multa decernuntur, ex quibus maximè inſignia ; ne domos pantominorum ſenator introiret, ne egredientes in publicum equites Romani cingerent,

point ſurpris que cet Empereur les ait reprouvés par une loi expreſſe. L'Hiſtoire qui nous peint tous les grands Rois occupés ſans ceſſe à cultiver, à honorer les arts, nous montre auſſi tous les Princes médiocres * tremblant toujours qu'on ne faſſe trop en faveur des meilleurs Artiſtes. Cette différence eſt l'ouvrage conſtant de la nature. Elle inſpire aux uns une défiance continuelle pour tout ce qui paſſe leur niveau, & aux autres une douce ſympathie

aut alibi quam in theatro ſpectarent. *Tac. An. lib. 2. ch. 77.*

* Je ne parle ici de Tibére que rélativement à mon objet ; que certainement il a mal ſaiſi. Peut-être ſeroit-il aiſé de prouver qu'il n'a pas eu des vûes plus juſtes ſur beaucoup d'autres. On ſera ſans doute ſurpris que j'oſe le mettre au rang des Princes médiocres. Il eſt vrai qu'il eut une maniere à lui d'être méchant homme, & mauvais Roi.

pour tout ce qui s'éleve au-deſſus de l'eſpece commune.

Sous l'Empire des premiers, le défaut d'émulation, le mauvais goût, la prudence même concourent à la chûte des Arts. C'eſt Tarquin qui coupe les têtes de pavot plus élevées que les autres.

Sous l'Empire des ſeconds, l'ame s'éleve, l'eſprit s'ouvre, le génie ſe dévéloppe. C'eſt la chaleur du ſoleil qui fait éclore les germes de la Terre.

Il y a trente ans, que les ſciences, les talens, les beaux arts étoient totalement inconnus dans le Nord de l'Allemagne. La Pruſſe, ſoumiſe à un Gouvernement Militaire, n'avoit encore eu que des Souverains guerriers. Sous de pareils Maîtres, elle fut quelquefois redoutable, & jamais floriſſante. Le Ciel lui a donné un héros Philoſophe. Elle

s'eſt éclairée, polie, illuſtrée, ſans ceſſer d'être guerriere. Le Roi de Pruſſe entraîné par ce penchant, ſi naturel aux hommes extraordinaires, pour les beaux arts, les a appellés dans ſa Capitale, & ils y fleuriſſent. Il a ſur pied cent cinquante mille hommes, pour défendre ſes droits, & toutes les Langues ſçavantes de l'Europe, pour publier ſa gloire.

CHAPITRE VI.

Cauſes de la Décadence de l'Art.

LA Danſe honorée par Auguſte fit les plus grands progrès, pendant le regne de cet Empereur. Proſcrite par Tibére, elle devint un plaiſir défendu, qui n'eut beſoin que d'un art médiocre pour

plaire. Les Patriciens donnerent un aſyle dans leurs Palais, les ſimples Citoyens dans leurs Maiſons, aux Danſeurs qu'ils craignoient de perdre. Devenus les Commenſaux des Romains, mêlés dans les familles, montrant l'art & l'exerçant conjointement avec leurs éleves, tout fut dès-lors confondu ; on n'apperçut plus de diſtance entre l'Artiſte, qui auroit dû ſeul profeſſer l'art, & le Citoyen qui n'auroit dû que l'encourager & en jouir.

Il y a une grande différence pour les effets, entre les honneurs que l'on fait bien d'accorder à l'art du Théâtre, & la familiarité qu'on fait très-mal de prodiguer aux gens qui l'exercent. Plus on honore les ſuccès, plus les applaudiſſemens, les diſtinctions élevent l'art, & plus il s'achemine vers la

perfection. Son aiguillon le plus vif eſt l'eſpoir de la gloire.

La familiarité au contraire, ſans trop honorer l'art, diſſipe, énerve, perd l'Artiſte. Que peut-on eſpérer d'un homme à talens que ſes premiers ſuccès ont mis à la mode, qui vit dans le ſein des familles les plus conſidérables comme l'Enfant de la maiſon, qui n'a plus rien à faire pour captiver les ſuffrages, qui poſſede par de-là ce qu'il pouvoit prétendre ? Il eſt devenu le Juge de ſes Juges.

Pylade n'étoit familier avec perſonne : il ne tutoyoit point de Sénateur : aucun des Chevaliers Romains n'étoit ſon camarade. Il fut le premier Danſeur de la Terre. Ses ſucceſſeurs furent familiers avec les plus grands Seigneurs de Rome : ils étoient compagnie chez les Dames de la Cour de Tibére,

de Caligula, de Néron : les Bourgeoiſes ſe bourſilloient, pour faire leur partie. Ils ne furent preſque tous que des Danſeurs médiocres.

Cela n'empêcha pas qu'ils ne tournaſſent plus de têtes encore que leurs premiers Maîtres n'en avoient ſubjuguées. On admiroit, on honoroit les uns. On courut, on idolâtra les autres. A meſure que l'art baiſſe, le goût s'altere.

Les Romains de la Cour d'Auguſte, ſans rien perdre de leur dignité, avoient accordé des marques de conſidération à leurs Pantomimes, qui avoient dû les exciter aux efforts les plus grands pour continuer de les mériter. Les Courtiſans de Caligula, de Néron, &c. au contraire, en deſcendant de leur rang juſqu'à s'aſſocier aux Danſeurs de leur tems,

s'avilirent eux-mêmes, ſans donner de l'émulation aux Artiſtes. On ne cherche guéres à plaire qu'à plus grand que ſoi ; & il n'y avoit preſque point alors de Seigneur qui fût plus conſidérable qu'un Pantomime.

Le luxe, la débauche, le libertinage avoient confondu tous les rangs. Néron diſtinguoit un Hiſtrion qui l'avoit flatté, & laiſſoit dans la foule un Patricien qui l'avoit bien ſervi. Le beau ſexe d'ailleurs, pour comble de malheur, s'étoit emparé de l'autorité ſuprême dans les Spectacles publics. Ce n'étoit plus par conſéquent que le caprice qui y donnoit des loix, la fantaiſie qui y apprécioit les talens, la cabale qui y décidoit les ſuccès.

Les Pantomimes étoient entretenus publiquement par les Dames

mes les plus qualifiées de Rome *. Le talent du Théâtre ne fut pas celui qu'elles rechercherent avec plus de vivacité. Il n'étoit qu'en ſous-ordre. Elles paroiſſoient toujours contentes de celui-ci, lorſqu'elles avoient à ſe louer des autres. On ne connoiſſoit plus ni bienſéances, ni honnêteté, ni retenue. La paſſion des femmes Romaines étoit ſi folle, qu'elles couroient, les jours où il n'y avoit point de Spectacle, dans les loges des Acteurs; elles tâchoient de s'y dédommager de la repréſentation qui manquoit à leur lubricité, en baiſant mille fois les habits & les maſques des Pantomimes. **

* Habebat illa (Quadratilla) pantomimos, fovebatque effuſius quàm fœminæ conveniret. Hos quadratus non in theatro, non domi ſpectabat, nec illa exigebat. *Pl. lib.* 7. *Ep.* 24.

** Voyez Ferr. L. C. p. 19.

Comment, au milieu de cette monſtrueuſe diſſolution, dans cette diſſipation continuelle, au ſein de l'infâmie & de la proſtitution, l'art auroit-il pû éviter ſa chûte ? Il n'y a point de genre, qui pour être porté à la perfection dont il eſt ſuſceptible, & pour s'y maintenir, n'exige toute l'attention, toute l'application, tous les efforts dont l'homme eſt capable.

Remarquons ici cependant, 1°. que les Arts ne tombent preſque jamais qu'après qu'ils ſont montés au plus haut point de gloire ; 2°. que la Danſe ſemblable aux autres Arts qui devinrent ſi floriſſants ſous l'Empire d'Auguſte, ne dut ſes progrès rapides qu'aux honneurs qu'elle reçut des ſujets & du Souverain.

Ces deux obſervations doivent

nous tenir en garde contre les vains ſophiſmes de ces eſprits chagrins, qui déclament ſans ceſſe contre les prévenances, les diſtinctions, les faveurs dont nous honorons, avec raiſon, le peu que nous avons de gens à talens du premier ordre. Tant que nous ſçaurons nous fixer dans un juſte milieu, ne craignons point d'en trop faire; & qu'on jette les yeux ſur l'hiſtoire des Arts, on verra que nous ne ſommes encore à cet égard qu'au point louable où en ſont reſtés les ſiécles polis; mais craignons de nous plonger dans l'excès, & dans la dépravation des ſiécles corrompus. Quelle erreur funeſte par exemple, ſi on en venoit jamais en France, juſqu'à regarder les mœurs comme ſans conſéquence dans les gens à talens? La perte de l'art ſeroit dès-lors in-

faillible. Sa proſcription ſous Tibére lui fut encore moins fatale, que la débauche qui avoit avili les Pantomimes ſous Caligula & Néron. Qu'on ne s'y trompe point : la régle eſt invariable. Les careſſes, les bienfaits, les honneurs ſeront toujours nuiſibles à tous les Arts, s'ils ne ſont en proportion de la conduite, des progrès & des mœurs des Artiſtes.

CHAPITRE VII.

Influence conſtante du bon ou du mauvais Gouvernement ſur les Arts.

SOus l'Empire de Conſtance, on chaſſa de Rome tous les Philoſophes ſur le prétexte d'une diſette prochaine, & on y conſer-

va * trois mille Danſeurs, dont le plus grand nombre étoit mauvais, & dont aucun n'avoit une ſupériorité éminente ſur les autres.

Il eſt aiſé de conclure d'un trait auſſi caractériſtique de ce ſiécle, que les connoiſſances, l'eſprit & le goût y étoient totalement affoiblis, que la ſcience du gouvernement n'y étoit plus connue, que la Danſe elle-même ſi répandue & ſi chérie y étoit devenue un ſpectacle d'habitude & ſans choix, & la Philoſophie un vain amas de ſophiſmes inexplicables & ſans vertu.

Dans un ſiécle où on auroit penſé, la prévoyance du Gouvernement auroit ſçu prévenir la diſette, rendre les leçons des Phi-

* Tria millia ſaltatricum ne interpellata quidem, totidemque remanſit magiſtros. *Aur. Marc.*

loſophes profitables, & faire ſervir les Repréſentations même du Théâtre à la correction & à l'amuſement des Citoyens; mais la corruption des mœurs, l'aviliſſement des arts, & l'affoibliſſement de l'eſprit ſont trois fléaux de l'humanité qui ne vont jamais les uns ſans les autres.

Tout courut ainſi vers un dépériſſement ſenſible, depuis le regne d'Auguſte. La chûte des beaux arts ne fut quelquefois ſuſpendue, que pour devenir enſuite plus rapide.

Antonin, & quelques autres Empereurs lutterent en vain contre l'impulſion que la mauvaiſe adminiſtration de leurs Prédéceſſeurs avoient donnée à la machine générale. Les grands coups étoient portés. Elle s'écrouloit & ne pouvoit plus ſe rétablir, que

par une révolution qu'un miracle ſeul pouvoit amener. Le miracle n'arriva pas, & les arts furent anéantis avec l'Empire.

On a vû ailleurs que Domitien répudia ſa Femme, fit aſſaſſiner Pâris qui l'avoit déshonorée, & chaſſa de Rome tous les Pantomimes, qu'il puniſſoit ainſi de la faute d'un ſeul. Fauſtine fit à Marc-Antonin, qu'elle avoit placé ſur le trône, une pareille injure. Il la ſçut le dernier; mais il la ſçut, la ſouffrit avec fermeté, ne fit tuer perſonne, tourna ſes vûes du côté de l'art, réforma, autant qu'il étoit en ſon pouvoir, les abus qui avoient infecté le Théâtre, reſtraignit à certains jours de la ſemaine, les repréſentations dont la continuité étoit préjudiciable au commerce, preſcrivit des bornes à la licence, &

décerna des prix aux talens.

Cet Empereur qui connoiſſoit le prix des beaux Arts, les auroit ſans doute ſauvés de leur chûte prochaine, ſi de ſon tems le mal n'avoit pas été déja ſans remede. On peut juger de la prudence avec laquelle il dirigeoit les rênes de l'Empire, par la ſageſſe qu'il ſçut oppoſer aux déréglemens de ſa Femme. Ses Amis, (car Marc-Antonin quoique ſur le trône, mérita d'en avoir,) lui conſeilloient un jour de ſuivre l'exemple de Domitien dont il éprouvoit le ſort, & de répudier l'inconſtante Fauſtine. *Mais ſi je la répudie*, leur dit l'Empereur, *ne dois-je pas lui rendre la dot ?* *

Ce flegme parut alors le dernier effort de la ſageſſe humaine.

* C'étoit l'Empire. *Jul. Cap. in Mar. An. Phi. ch.* 25.

Il cauſeroit moins d'admiration de nos jours. Si nous ſommes moins bons Danſeurs, nous ſommes meilleurs Philoſophes.

CHAPITRE VIII.

Preuve de la perfection réelle de la Danſe ancienne.

ON détermine preſque toujours les poſſibilités ſur ſes connoiſſances ou ſur ſes forces. Rien n'eſt plus ordinaire que de voir les gens à talens déclarer hautement qu'une pratique qu'on veut établir pour l'avantage de l'art, eſt impoſſible, par la ſeule raiſon que le travail & l'effort ne leur ont pas encore procuré la facilité de la ſuivre. La foule d'hommes bornés qui fréquentent nos Spec-

tacles ne ſçauroient croire que ce qu'ils ont vû ; le *par-delà* de ce qu'ils ſont dans l'habitude d'admirer leur paroît toujours une chimere.

On reproche l'incrédulité ſur les faits aux gens inſtruits, parce qu'ils n'admettent jamais que la vérité prouvée : il me ſemble qu'elle eſt bien plutôt l'humiliant appanage des ignorans, puiſqu'ils rejettent toujours, ſans diſcuſſion, tout ce qui paſſe leur portée.

Si quelqu'un de ceux de cette premiere claſſe me fait l'honneur de ſuivre le fil de cet Ouvrage, il ſaiſira ſans peine dans la ſuite des faits, les marques de vérité qui m'ont frappé moi-même. Ce n'eſt pas auſſi, pour les perſonnes qui ſçavent la démêler, que j'écris ce Chapitre.

Je ne l'adreſſe pas non plus, à ces hommes médiocres, qu'il eſt ſi difficile de perſuader & plus mal-aiſé encore d'inſtruire.

Contens d'une Danſe ou tendre, ou noble, ou légere, qui les ſéduit, & qui eſt en poſſeſſion de leur ſuffire, ils prononceront ſans appel, que tout ce qu'on raconte de celles des Grecs & des Romains n'eſt qu'une exagération extravagante ; & ils continueront à penſer, que nous avons tout ce qu'on peut avoir, parce que leurs perceptions ne ſçauroient aller plus loin que l'objet, quel qu'il ſoit, qui les frappe.

J'ai en vûe ici, je l'avoue, ces talens naiſſans, qui en entrant dans la carriere, donnent déja des eſpérances ſi bien fondées. La nature a tout fait pour eux ; mais il faut qu'ils ſçachent qu'ils ont

encore tout à faire pour l'art.

Qu'ils apprennent donc, qu'au Théâtre d'Athénes, la Danſe des Euménides eut un caractère ſi expreſſif, qu'elle porta l'effroi dans l'ame de tous les Spectateurs. L'Aréopage frémit d'horreur & d'épouvante. Des hommes vieillis dans le métier des armes tremblerent : la multitude s'enfuit : des femmes enceintes accoucherent. On croyoit voir ; on voyoit en effet ces barbares Divinités chargées de la vengeance du Ciel, pourſuivre & punir les crimes de la Terre.

Ce trait Hiſtorique nous eſt rapporté par les mêmes Auteurs qui nous apprennent que Sophocle fut un génie, que rien ne réſiſtoit à l'éloquence de Démoſthéne, que Thémiſtocle étoit un héros, que Socrate fut le plus ſage

de tous les hommes ; & c'étoit au tems de ces Grecs fameux, ſur ces ames privilégiées, à la vûe de ces témoins irréprochables, que la Danſe produiſoit de ſi grands effets.

A Rome, dans les beaux jours de l'art, tous les ſentimens qu'exprimoient les Danſeurs, avoient un caractère ſi vrai, une ſi grande force, tant d'énergie, qu'on vit plus d'une fois la multitude entraînée par l'illuſion ſuivre machinalement les différens mouvemens du Tableau dont elle étoit frappée, pouſſer des cris, répandre des pleurs, partager les fureurs d'Ajax, * ou les ten-

* Dans les répréſentations d'*Ajax en fureur*, les Spectateurs furieux comme l'Acteur qui répréſentoit ce héros, pouſſoient les hauts cris, ſe dépouilloient de leurs habits, pour être plus diſpos au combat, & en venoient ſouvent aux

dres douleurs d'Hécube. *

Et ſur quels hommes ces vives impreſſions étoient-elles produites ? ils étoient les contemporains de Mécene, de Luculle, d'Auguſte, de Virgile, d'Horace. Auſſi leur critique étoit-elle auſſi ſévere que leur approbation étoit honorable. Rien ne leur échappoit, & leur premier mouvement étoit toujours une ſaillie de goût. Un jour un Pantomime d'une trop petite taille entra ſur la ſcéne, pour repréſenter Hector : *Voilà le Fils*, s'écria la multitude, *où eſt donc le Pere ?*

Un Danſeur qui répréſentoit Capanée étoit d'une taille giganteſque. Prêt à eſcalader les murs de Thébes, le Parterre lui cria : *Saute deſſus ; laiſſe l'échelle.*

mains de la maniere la plus cruelle.
* Voyez Lucien.

Si un Danſeur n'avoit pas cet air leſte, cette légereté qui eſt la premiere grace de l'art, au premier entrechat qu'il haſardoit, on s'écrioit avec un ris amer : *Etayez le Théâtre.* S'il en paroiſſoit un autre qui manquât de cet aimable embonpoint ſi néceſſaire à la juſteſſe des proportions, il s'élevoit auſſi-tôt un murmure général, & tous les Spectateurs lui addreſſoient des complimens ironiques ſur ſa convaleſcence.

Un Pantomime qui, à la fin du rôle d'Œdipe, étoit cenſé s'être crevé les yeux, manqua de mettre dans ſes mouvemens le caractère de la ſituation. *Tu vois encore*, lui crierent les plaiſans du Parterre ; & l'Acteur ſifflé n'oſa plus reparoître. *

* Voyez tous ces traits & mille autres dans Lucien & Macrobe.

Et comment en effet, ſous les yeux d'Horace, auroit-on oſé trouver bon ce qui auroit été ſans art & de mauvais goût ? comment Auguſte auroit-il pû adopter un genre qui auroit manqué de vraiſemblance & de génie ? comment Mécene qui étoit l'ami de Virgile, ſe ſeroit-il contenté d'un Spectacle qui n'auroit pas été une imitation énergique de la belle nature. *

* Qu'on ne ſoit point tenté de retorquer cet Argument, contre ce que je dirai de notre Danſe du dernier ſiécle. Les choſes ne ſont pas égales. Sous Louis XIV. l'art n'étoit point connu, & ne pouvoit pas l'être. Il naiſſoit. Sous Auguſte au contraire, il étoit parvenu au point de former un Spectacle, qui remplaçoit ceux où l'on avoit long-tems admiré Eſope & Roſcius. On verra d'ailleurs dans la ſeconde Partie de cet Ouvrage un détail de faits ſuivis, qui ſerviront de réponſe à cette objection, ſi par haſard on perſiſte à la faire.

Les preuves de la perfection de la Danſe à Athénes & ſous le régne d'Auguſte ſont donc à l'abri de toute contradiction, & par malheur, il faut en tirer la conſéquence évidente, que l'art que nous avons crû juſqu'ici parmi nous à un ſi haut dégré, n'eſt encore que dans ſon enfance; mais c'eſt beaucoup pour une nation auſſi éclairée que la nôtre, ſi elle voit une fois l'erreur qui l'avoit ſéduite. Peut-être n'eſt-il point dans le monde un Public, qui ſe laiſſe tromper plus aiſément par la charlatannerie que celui que l'amour du plaiſir entraîne à nos Spectacles; mais auſſi n'en eſt-il point qui ſaiſiſſe avec plus de promptitude la vérité, dès qu'elle ſe montre à ſes yeux. Ce défaut & cette bonne qualité ont pour premier principe, un fonds

inépuiſable de bonne foi, de confiance & de vivacité, qui eſt le caractère diſtinctif du François. Il aime la Danſe. Il a cru juſqu'ici l'avoir portée à la perfection poſſible ; parce que, d'un côté il n'a point vû le mieux, & que de l'autre il eſt naturel de croire que ce qui plaît actuellement eſt le point ſuprême de l'art, dont le but unique eſt de plaire.

LA DANSE
ANCIENNE ET MODERNE;
OU
TRAITE' HISTORIQUE
DE LA DANSE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

Renaiſſance des Arts.

LA Gréce ſi long-tems floriſſante vit paſſer ſa ſplendeur chez les Romains, avec les Arts qu'ils lui ravirent. Rome ſeule dès-lors devint l'objet des regards de la Terre.

La plupart des ſucceſſeurs d'Au-

guſte mériterent à peine le nom d'hommes. Rome, l'Italie dégénererent & déchûrent. La dépravation des mœurs, l'orgueil, l'ambition, la guerre plongerent tous les Etats dans la confuſion. Les ténébres de l'ignorance prévalurent ſur la foible lumiere des Arts. Elle s'éteignit. Ils diſparurent, & l'Europe entiere ne fut plus que le triſte ſéjour d'une foule de Peuples quelquefois guerriers & toujours barbares.

Je franchis cette Lacune immenſe, qui pour l'honneur des hommes devroit être effacée des Annales du monde, & qui n'eſt aux yeux de la Raiſon qu'une honteuſe & longue létargie de l'eſprit humain. Il en fut réveillé par une famille de ſimples Citoyens dignes du trône. L'horiſon s'éclaircit, une nouvelle Aurore parut, un jour pur la ſuivit, l'Europe fut éclairée.

On pourroit peut-être dire des Arts & de la gloire ce que les Poëtes racontent d'Alphée & d'Aréthuſe. Ce Fleuve amoureux ſuit ſans ceſſe la Nymphe charmante dont rien ne ſçauroit le ſéparer. Il fuit, ſe précipite, ſe perd avec elle dans les entrailles de la Terre. La Gréce eſt pour jamais privée de ſes eaux fécondes, il s'eſt frayé une Route nouvelle vers les riches campagnes de la Sicile, qu'Aréthuſe vient d'embellir.

Tels ſont les Arts. Ils s'évanouiſſent aux yeux des Nations que la gloire abandonne. Ils ne paroiſſent, ils ne revivent, que dans les climats plus heureux qu'elle rend floriſſans.

La voix de Médicis les rappella en Italie, & ils y accoururent. Dès-lors la Sculpture, la Peinture, la Poëſie, la Muſique fleuri-

rent. Les plaiſirs de l'eſprit ſuccéderent à une galanterie Gothique. Les hommes furent inſtruits, ils devinrent polis, ſociables, humains.

On éleva des Théâtres. Les chef-d'œuvres des Grecs & des Romains qui avoient déja ſervi de guide aux Peintres, aux Poëtes, aux Sculpteurs, furent les modéles des Architectes dans la conſtruction des Salles de Spectacle. Alors le talent & le génie ſe réunirent avec la magnificence, pour faire éclatter dans un même enſemble l'illuſion de la Peinture, le charme de la Poëſie, les graces de la Danſe.

Suivons l'hiſtoire de cette derniere depuis cette époque juſqu'à nos jours, examinons ſes différentes progreſſions, les formes qu'elle a ſucceſſivement reçûes ce-

qu'elle eſt aujourd'hui, ce qu'elle pourroit, & devroit être.

CHAPITRE II.

Origine des Ballets.

IL n'y eut point de Théâtres en Italie avant la fin du quinziéme ſiécle. Le Cardinal Camerlingue *Riari*, neveu du Pape *Sixte* IV. avoit tenté d'inſpirer à ce Souverain Pontife du goût pour ces beaux établiſſemens, mais Sixte reçut avec aſſez de froideur quelques Spectacles ingénieux que Riari lui avoit donnés ſur un Théâtre mobile dans le Château Saint-Ange. Ce Pape avoit fait dans ſa jeuneſſe des volumes ſur le futur Contingent, il canoniſoit ſaint Bonnaventure, perſé-

cutoit les Vénitiens, faiſoit la guerre aux Médicis, & ſongeoit bien moins à la gloire de ſon régne, qu'à l'établiſſement de ſa famille.

Vers l'année 1480. un nommé Sulpitius, qui nous a laiſſé de bonnes notes ſur Vitruve, fit des efforts pour ranimer le zéle du Cardinal-Neveu, qui ne lui réuſſirent pas. Ce Prélat s'étoit d'abord réfroidi en voyant l'inſenſibilité de ſon Oncle. Un grand Spectacle qu'il venoit de donner au Peuple de Rome, où il n'avoit épargné ni ſoins, ni dépenſe, & qui avoit encore manqué l'effet qu'il s'en étoit promis, avoit achevé de le décourager.

Ce grand ouvrage cependant que le zéle d'un Cardinal tout-puiſſant ne put ébaucher dans Rome, étoit ſur le point de s'accom-

plir

plir dans une des moins conſidérables villes d'Italie, & par les ſoins d'un ſimple particulier.

Bergonce de Botta, Gentilhomme de Lombardie, ſignala ſon goût par une fête éclatante qu'il prépara dans Tortonne, pour Galeas Duc de Milan, & pour Iſabelle d'Arragon ſa nouvelle épouſe.

Dans un magnifique Sallon entouré d'une Galerie où étoient diſtribués pluſieurs joueurs de divers inſtrumens, on avoit dreſſé une Table tout-à-fait vuide. Au moment que le Duc & la Ducheſſe parurent, on vit Jaſon & les Argonautes s'avancer fierement ſur une Symphonie guerriere. Ils portoient la fameuſe Toiſon d'or, dont ils couvrirent la Table, après avoir danſé une Entrée noble qui exprimoit leur admiration à la vûe

d'une Princeſſe ſi belle, & d'un Prince ſi digne de la poſſéder.

Cette Troupe céda la place à Mercure. Il chanta un récit, dans lequel il racontoit l'adreſſe dont il venoit de ſe ſervir pour ravir à Apollon, qui gardoit les Troupeaux d'Admette, un Veau gras, dont il faiſoit hommage aux nouveaux Mariés. Pendant qu'il le mit ſur la Table, trois Quadrilles qui le ſuivoient exécuterent une Entrée.

Diane & ſes Nymphes ſuccéderent à Mercure. La Déeſſe faiſoit ſuivre une eſpece de Brancard doré, ſur lequel on voyoit un Cerf. C'étoit, diſoit-elle, Actéon qui étoit trop heureux d'avoir ceſſé de vivre, puiſqu'il alloit être offert à une Nymphe auſſi aimable & auſſi ſage qu'Iſabelle.

Dans ce moment une Symphonie mélodieuſe attira l'attention des Convives. Elle annonçoit le Chantre de la Thrace. On le vit jouant de ſa Lyre & chantant les louanges de la jeune Ducheſſe.

« Je pleurois, dit-il, ſur le » Mont Appenin la mort de la » tendre Euridice. J'ai appris l'u- » nion de deux Amans dignes de » vivre l'un pour l'autre, & j'ai » ſenti pour la premiere fois, de- » puis mon malheur, quelque » mouvement de joie. Mes chants » ont changé avec les ſentimens » de mon cœur. Une foule d'Oi- » ſeaux a volé pour m'entendre. » Je les offre à la plus belle Prin- » ceſſe de la Terre ; puiſque la » charmante Euridice n'eſt plus. »

Des ſons éclatans interrompirent cette mélodie. Athalante & Théſée conduiſant avec eux une

troupe leſte & brillante, repréſenterent par des Danſes vives une Chaſſe à grand bruit. Elle fut terminée par la mort du Sanglier de Calydon, qu'ils offrirent au jeune Duc, en exécutant des Ballets de Triomphe.

Un ſpectacle magnifique ſuccéda à cette Entrée Pythoreſque. On vit d'un côté, Iris ſur un char traîné par des Paons, & ſuivie de pluſieurs Nymphes vêtues d'une gaze légere, qui portoient des plats couverts de ces ſuperbes oiſeaux.

La jeune Hébé parut de l'autre, portant le Nectar qu'elle verſe aux Dieux. Elle étoit accompagnée des bergers d'Arcadie chargés de toutes les eſpeces de laitages, de Vertumne & de Pomone qui ſervirent toutes les ſortes de fruits.

Dans le même tems l'ombre du délicat *Apicius* ſortit de terre. Il venoit prêter à ce ſuperbe Feſtin les fineſſes qu'il avoit inventées, & qui lui avoient acquis la réputation du plus voluptueux des Romains.

Ce Spectacle diſparut, & il ſe forma un grand Ballet compoſé des Dieux de la Mer & de tous les Fleuves de Lombardie. Ils portoient les Poiſſons les plus exquis & ils les ſervirent en exécutant des Danſes de différens caractères.

Ce repas extraordinaire fut ſuivi d'un Spectacle encore plus ſingulier. Orphée en fit l'ouverture. Il conduiſoit l'Himen & une troupe d'Amours : les Graces qui les ſuivoient entouroient la Foi conjugale, qu'ils préſenterent à la Princeſſe & qui s'offrit à Elle pour la ſervir.

Dans ce moment Sémiramis, Helene, Médée & Cléopatre interrompirent le récit de la Foi conjugale, en chantant les égaremens de leurs paſſions. Celle-ci indignée qu'on osât ſouiller par des récits auſſi coupables, l'union pure des nouveaux Epoux, ordonna à ces Reines criminelles de diſparoître. A ſa voix les Amours dont elle étoit accompagnée, fondirent par une Danſe vive & rapide ſur elles, les pourſuivirent avec leurs flambeaux allumés, & mirent le feu aux voiles de gaze dont elles étoient coëffées.

Lucréce, Pénélope, Thomiris, Judith, Porcie & Sulplicie les remplacerent, en préſentant à la jeune Princeſſe les Palmes de la Pudeur, qu'elles avoient méritées pendant leur vie. Leur Danſe noble & modeſte fut adroitement

coupée par Bacchus, Silene & les Egipans, qui venoient célébrer une Nôce ſi illuſtre; & la Fête fut ainſi terminée d'une maniere auſſi gaye qu'ingénieuſe.

C'eſt cette répréſentation Dramatique, peu réguliere, mais remplie cependant de galanterie, d'imagination & de variété, qui a donné dans la ſuite l'idée des Carouſels, des Opéra, & des grands Ballets à machines.

Le premier de ces Spectacles eſt étranger à mon ſujet, & je ne parlerai du ſecond qu'autant qu'il ſe trouvera lié avec la Danſe qui fait le fond du troiſiéme.

CHAPITRE III.

Des différentes eſpeces de Ballets.

ON peut juger du ſuccès éclatant qu'eut la Fête magnifique de Bergonce Botta, & du bruit qu'elle fit en Italie. Il en parut une Deſcription qui courut toute l'Europe, & qui en fit l'admiration. *Ottavio Rinnuccini* & *Giacomo Corſſi* en furent frappés. Leur imagination s'échauffa : ils ſe communiquerent leurs idées. Le premier étoit Poëte, le ſecond étoit Muſicien. Ils appellerent à leur ſecours *Giacomo Cleri* & *Giulio Caccini*, tous deux excellens Maîtres de Muſique, & ils concerterent enſemble une eſpece d'Opéra des amours d'Apollon & de

Daphné qui fut repréſenté dans la maiſon de Corſſi, en préſence du Grand-Duc & de la Grande-Ducheſſe de Toſcane, des Cardinaux Monte & Montalto & de toute la Nobleſſe de Florence.

Le charme de ce premier eſſai, l'éloge qu'en firent tous les Spectateurs, l'éclat qu'il fit en Italie engagerent bientôt *Rinnuccini* à compoſer l'Euridice. Ce nouvel ouvrage eut un ſuccès encore plus grand que le premier.

Claude de *Monteverte* fit alors l'*Ariane* ſur le modéle des deux autres. Appellé enſuite à Veniſe, pour y être Maître de Muſique de l'Egliſe de Saint-Marc, il y fit connoître ces belles compoſitions. *Giovenelli Teofilo*, & tous les autres grands Maîtres les imiterent. L'amour de la Muſique ſe répandit ainſi avec une rapidité ſurprenan-

te, & l'Opéra fut reçu en Italie avec cette paſſion vive qu'inſpirent aux hommes ſenſibles toutes les nouveautés de goût.

Ce Spectacle étoit ſans Danſe, & on voulut conſerver les graces Théâtrales de cet exercice. Ainſi on imagina un ſecond genre qui les unît aux douceurs de la Muſique, aux charmes de la Poëſie, & au merveilleux des machines.

C'eſt alors que parurent ces grands Ballets, qu'on employa dans les Cours les plus galantes, pour célébrer les Mariages des Rois, les Naiſſances des Princes & tous les événemens heureux qui intéreſſoient la gloire ou le repos des Nations. Ils formerent ſeuls un Spectacle d'une dépenſe vraiment royale, & qui fut porté ſouvent dans les deux derniers ſiécles au plus haut point

de magnificence & de grandeur.

Par les notions qu'on avoit conſervées de la Danſe des Anciens, & par les idées que fit naître la belle fête de Bergonce Botta, ce genre de Spectacle parut ſuſceptible de la plus heureuſe variété.

Il pouvoit être la repréſentation des choſes naturelles ou merveilleuſes, puiſque la Danſe en devoit être le fond, & qu'elle peut aiſément peindre les unes & les autres. Il n'exiſtoit rien, par conſéquent, dans la nature, & l'imagination brillante des Poëtes ne pouvoit rien inventer qui ne fût de ſon reſſort. Ainſi, après avoir décidé le genre, on le diviſa en Ballets Hiſtoriques, Fabuleux & Poëtiques.

Les premiers furent la repréſentation des ſujets connus dans l'Hiſtoire, comme le ſiége de

Troye, les batailles d'Alexandre, la conjuration de Cinna.

Les ſujets de la Fable, tels que le jugement de Pâris, les Nôces de Pélée, la naiſſance de Vénus furent la matiere des ſeconds.

Les Poëtiques, qui devoient néceſſairement paroître les plus ingénieux, tenoient pour la plûpart du fonds des deux autres. On exprima par les uns, des choſes purement naturelles, comme la nuit, les ſaiſons, les âges. Il y en eut qui renfermoient un ſens Moral ſous une Allégorie délicate. Tels étoient les Ballets des Proverbes, des plaiſirs troublés, de la curioſité. On en fit de pur caprice. De ce nombre étoit le Ballet des Poſtures & celui de Biceſtre. Quelques autres ne furent que les expreſſions naïves de certains événemens communs, ou

de choſes ordinaires qu'on crut ſuſceptibles de plaiſanterie & de gayeté ; comme les Ballets des cris de Paris, des paſſe-tems du Carnaval.

La diviſion ordinaire de toutes ces compoſitions étoit en cinq Actes. Chaque Acte étoit compoſé de trois, ſix, neuf & quelquefois de douze *Entrées.*

On appelloit *Entrée* une ou pluſieurs *Quadrilles* de Danſeurs, qui par leurs pas, leurs geſtes, leurs attitudes, repréſentoient la partie de l'action générale dont ils étoient chargés.

On entendoit par *Quadrille*, non-ſeulement quatre, mais ſix, huit, & juſqu'à douze Danſeurs vêtus uniformément, ou même de caractères différens, qui formoient des troupes particulieres, leſquelles ſe ſuccédoient, & fai-

ſoient ainſi ſuccéder le cours de l'action. Il n'eſt point de genre de Danſe, de ſorte d'Inſtrument, de caractère de Symphonie qu'on n'ait eu l'adreſſe de faire entrer dans cette grande compoſition.

Les Anciens, qu'un goût exercé guidoit toujours dans leurs Spectacles, avoient eu une attention ſinguliere à employer des Symphonies & des Inſtrumens différens, à meſure qu'ils introduiſoient dans leurs Danſes des caractères nouveaux : ils s'appliquoient avec un ſoin extrême, à bien peindre les mœurs, les âges, les paſſions qu'ils mettoient en Scéne. Sans cette précaution, cette partie auroit été toujours défectueuſe. A leur exemple, dans les Ballets exécutés dans les Cours d'Europe, on enrichit l'orcheſtre de tous les divers Inſtrumens,

Leur variété, leur harmonie, leur ſon particulier paroiſſoit ainſi changer la Scéne, & donner à chacun des Danſeurs la phyſionomie du Perſonage qu'il devoit repréſenter.

Pour faire naître, entretenir, accroître l'illuſion Théâtrale, on eut recours à l'art des machines. Le Ballet étoit fondé ſur le merveilleux. Les choſes les plus extraordinaires, les prodiges éclatans, les deſcentes des Dieux, le cours des Fleuves, le mouvement des flots de la Mer, toutes les merveilles de la Fable fourniſſoient les ſujets de ces Spectacles. Pour les rendre vraiſemblables & pour donner un charme nouveau à leur repréſentation, l'art devoit venir au ſecours de la nature ; & on trouva, dans les forces mouvantes, dans la Peinture, dans

la Menuiſerie, dans la Sculpture, &c, tous les moyens d'étonner, d'exciter la curioſité, & de ſéduire.

On prit ordinairement la nuit pour l'exécution de ces Spectacles. Il ſemble que, ſur ce point, plus heureux que les Anciens, les derniers ſiécles & le nôtre ayent trouvé le tems qui étoit le plus propre aux actions du Théâtre. Le jour des lumieres eſt un premier pas vers l'imitation, qui commence à faire naître l'illuſion Théâtrale; & quelles reſſources ne peut-il pas fournir à l'art, pour donner de la force, de l'expreſſion, de la vérité, à la décoration, & au ſurplus de l'enſemble? *

* Cette partie moins négligée rendroit notre Opéra le plus ſurprenant ſpectacle de l'Europe. Le jour artificiel bien menagé eſt capable de produire les plus étonnans effets; mais c'eſt un Art, &

Telles étoient les belles parties de ces Spectacles ſuperbes conſacrés à la Danſe. Elles furent plus ou moins ſoignées, ſelon le plus ou le moins de goût des Compoſiteurs de ces grands ouvrages, ou des Souverains pour leſquels ils furent préparés.

CHAPITRE IV.

Des Ballets Poëtiques.

L'Opéra en Italie s'empara des ſujets de l'Hiſtoire & de la Fable, & l'on vit peu de grands Ballets purement Hiſtoriques ou Fabuleux. Les Poëtiques qui fourniſſoient une carriere plus vaſte à

peut-être un de ceux qu'on connoît le moins dans les lieux où il ſeroit le plus néceſſaire.

l'imagination des Compoſiteurs furent beaucoup plus en uſage. On en compoſa de trois ſortes, d'Allégoriques, de Moraux, & de Bouffons.

La Reine Catherine de Médicis porta ce genre à la Cour de France, & ne l'y fit ſervir qu'à une eſpece de manége domeſtique. Accoûtumée à jouir de la docilité des François, elle ne prévoyoit point les diſcordes civiles, & ſon génie n'étoit pas aſſez vaſte pour preſſentir comme Auguſte, l'utilité des Spectacles publics. Ses vûes reſterent reſſerrées dans le cercle étroit de la Cour. Toute ſa vie ſe paſſa à diviſer, à brouiller, & par conſéquent à enhardir les Courtiſans, qu'il lui étoit aiſé d'aſſervir, à dédaigner le ſuffrage de ſes peuples, qu'elle auroit pu s'attacher, à diſtraire,

à abrutir, à craindre ſes enfans, qu'il ne falloit que bien inſtruire. Le moment des beaux Arts n'étoit point encore arrivé pour nous. La Muſique même, celui de tous qui a le don de ſéduire le plus vîte, ne put cauſer alors qu'une impreſſion momentanée & légere, qui fut aiſément effacée par le premier objet de diſtraction.

Jean-Antoine Baïf né à Veniſe pendant le cours de l'Ambaſſade de Lazare Baïf ſon pere, & de retour en France après ſa mort, y fit pour la Muſique les mêmes tentatives que le Cardinal Riari avoit fait à Rome pour les Spectacles en général. Baïf étoit ſans protecteurs, ſans fortune, & vraiſemblablement ſans manége.

On ſçait quelle fut la conſtance qu'il oppoſa dans ſa jeuneſſe à la

plus humiliante pauvreté. La diſette des choſes les plus néceſſaires à la vie, ne put le diſtraire de ſes études. Le fils d'un Ambaſſadeur, que François I. avoit été déterrer comme un homme rare, qui pendant les loiſirs de ſon emploi avoit compoſé des livres eſtimés, qui à ſa mort n'avoit rien laiſſé qu'une bonne renommée. Le Fils, dis-je, d'un pareil Miniſtre, n'avoit à Paris, que la moitié d'un mauvais lit de deux pieds, que Ronſard & lui ſe partageoient ſucceſſivement. L'un ſe couchoit quand l'autre ſe levoit. Ils bravoient ainſi dans le ſein des Muſes les rigueurs du ſort, & l'injuſtice de la fortune.

Baïf avoit reçû à Veniſe ſous les yeux de ſon pere, les commencemens d'une bonne éducation, il y avoit appris la Muſi-

que, qu'il avoit depuis cultivée. Il aimoit les arts en Philoſophe, il auroit voulu les répandre dans ſa Patrie. Au milieu même de l'adverſité, il oſa en former le projet. Le goût lui tint lieu de crédit & de pouvoir. Il établit chez lui une eſpece d'Académie de Muſique, où on exécuta des compoſitions imitées de celles que Baïf avoit entendues à Veniſe. Ces ſortes de Concerts firent quelque ſenſation dans le Public. Les gens de la bonne compagnie, qui ſont toujours de droit connoiſſeurs, voulurent en juger par eux-mêmes, & leur jugement fut favorable. La Cour où ils ſe répandirent eut un mouvement de curioſité, dont on profita; elle ſe laiſſa entraîner à ces Concerts & conſentit à les entendre. Henri III. même alla chez Baïf; mais les

Courtiſans, le Roi, ſes mignons ne prirent pas plus d'intérêt à cette nouveauté qu'on en prend pour l'ordinaire aux curioſités de la Foire. Baïf eut du plaiſir, ſans en donner. Il ne jouit point de la douceur, dont il étoit digne, de faire paſſer dans l'ame de ſes contemporains un goût utile. Il auroit fallu au Cardinal Riari un Leon X; & à Baïf un Louis XIV.

Pour qu'un bel établiſſement ſoit goûté, s'acheve, ſe perfectionne, outre l'eſprit, les talens & les vûes dans le Citoyen qui le projette, on a beſoin encore d'un coup d'œil juſte, d'un vif amour pour le grand, d'un penchant invincible pour la gloire dans le Souverain à qui on le propoſe.

On peut ſe paſſer de toutes ces qualités, qui concourent rarement enſemble, pour mettre en

crédit un établiſſement médiocre. On n'a qu'à ſubſtituer à leur place beaucoup de patience, un fonds inépuiſable d'intrigue, une ame bien baſſe, un front d'airain. Les reſſources du manége dans les Etats même les mieux policés, ſont bien ſupérieures pour le ſuccès, aux efforts redoublés de la réflexion & du génie.

CHAPITRE V.

Des Ballets Allégoriques.

NOus avons vû que les Ballets Poëtiques étoient ou Allégoriques, ou Moraux, ou Bouffons. Ce n'eſt que par des Exemples que je crois pouvoir faire connoître ces trois différentes branches de ce grand genre.

Au Mariage de Madame Chrétienne de France avec le Duc de Savoye, on donna un Spectacle de la premiere eſpece. Le *Gris-de-Lin* en fut le ſujet, parce qu'il étoit la couleur favorite de la Princeſſe, à qui on vouloit plaire.

Au lever de la toile, l'Amour parut & déchira ſon bandeau. Libre alors de la contrainte à laquelle ſes yeux avoient été aſſujettis ; il appella la lumiere & l'engagea par les plus tendres chants à ſe répandre ſur les Aſtres, le Ciel, l'Air, la Terre & l'Eau, afin qu'en leur donnant mille beautés différentes, par la variété des couleurs, il lui fut aiſé de choiſir la plus agréable.

Junon entend les vœux de l'Amour, & les remplit. Iris vole par ſes ordres dans les Airs : elle y étale les couleurs les plus vives ; l'Amour

l'Amour frappé de ce brillant ſpectacle, après en avoir joui, ſe décide pour le *Gris-de-Lin*, comme la couleur la plus douce & la plus parfaite. Il veut qu'à l'avenir, il ſoit le Simbole de *l'Amour ſans fin*. Il ordonne que toutes les campagnes en parent les fleurs, qu'elle brille dans les pierres les plus précieuſes, que les oiſeaux les plus rares en raniment leurs plumages, qu'elle ſerve d'ornement aux habits les plus galans des mortels.

Toutes ces choſes ſoutenues par les charmes de la Muſique, & par les graces de la Danſe, embellies par les plus éclatantes décorations & par un nombre infini de machines ſurprenantes, formerent les parties & l'enſemble de ce Ballet allégorique.

CHAPITRE VI.

Des Ballets Moraux.

L'Anniverſaire de la Naiſſance du Cardinal de Savoye, fut l'occaſion d'un Fête brillante qui occupa en 1634. la Cour de Turin. On y repréſenta un grand Ballet, dont le ſujet étoit *La Verita nemica della apparenza, ſollevata dal tempo*; ce qui veut dire, *La Vérité ennemie des apparences ſoutenue par le tems.*

Après une ouverture d'un beau caractère, on entendit un grand chœur de Chant & de Danſe, qui étoit compoſé des Faux-bruits & des Soupçons qui précédent l'Apparence & le Menſonge.

Le fond du Théâtre s'ouvrit.

Sur un grand Nuage porté par les Vents, on vit l'Apparence vêtue de couleurs changeantes : ſon corps de juppe étoit parſemé de glaces de Miroir, elle avoit des Aîles avec une grande queuë de Paon, & paroiſſoit comme accroupie ſur une eſpece de Nid, d'où ſortirent en foule les Menſonges pernicieux, les Fraudes, les Menſonges agréables, les Flatteries, les Intrigues, les Menſonges Bouffons, les Plaiſanteries, les jolis petits Contes.

Ces Perſonnages formerent les premieres Entrées, après leſquelles le Temps parut. Il chaſſa l'Apparence, & fit ouvrir le Nuage ſur lequel elle s'étoit montrée. On apperçut alors une Horloge immenſe à ſable, de laquelle ſortirent comme en triomphe les Heures & la Vérité. Après quel-

ques récits analogues au ſujet; elles formerent les dernieres Entrées qui terminerent ce beau ſpectacle.

Tels étoient les Ballets Moraux ; ils devoient leur nom à la moralité Philoſophique, qu'ils repréſentoient ſous une délicate allégorie.

Il eſt aiſé d'appercevoir la vaſte carriere que ces repréſentations fourniſſoient à la Danſe, puiſqu'elle en étoit l'ame & le fond. Ces Spectacles au ſurplus réuniſſoient toutes les parties, qui peuvent faire éclater le goût & la magnificence d'un Souverain. Ils exigeoient des recherches fines pour le choix des habits, des idées vives pour l'aſſortiment des perſonages, de l'habileté pour donner aux Danſes l'expreſſion convenable, du génie pour l'in-

vention générale, du talent pour la compoſition des ſimphonies ; du goût, de l'ordre, de la variété dans les décorations, de l'imagination, de l'adreſſe dans les machines, & une dépenſe immenſe, pour mettre en mouvement une compoſition ſi compliquée.

Pluſieurs des perſonages d'ailleurs étoient remplis ordinairement par les Souverains eux-mêmes, les Dames & les Seigneurs les plus aimables de leur Cour. Les Rois ajoutoient ſouvent à tout ce qu'on vient de rapporter, des préſens pour toutes les perſonnes diſtinguées qui y repréſentoient des rôles avec eux ; & ces préſens * étoient offerts d'une

* On nommoit *Sapate* cette partie du Ballet. Il y avoit des Ballets entiers qui portoient ce nom : c'étoient ceux qui

maniere d'autant plus galante, qu'ils paroiſſoient faire partie de l'action théâtrale.

En France, en Angleterre, en Italie, on a repréſenté, dans des tems différens, un fort grand nombre de ces Ballets Allégoriques & Moraux ; mais la Cour de Savoye ſemble l'avoir emporté ſur toutes les autres, par le choix, la galanterie, & l'arrangement qu'elle a fait éclater dans les ſiens. Elle avoit au commencement du dernier ſiécle, le Comte Philippe d'Agliè, le génie peut-être le plus fécond qui ait encore exiſté en inventions théâtrales & galantes. Le grand art des Souverains eſt de ſçavoir choiſir ; la honte ou la gloire d'un regne dépendent preſque toujours d'un

n'avoient pour objet que les préſens qu'on vouloit faire.

homme oublié, ou d'un homme mis à ſa place.

CHAPITRE VII.

Des Ballets Bouffons.

LE premier & peut-être le meilleur ouvrage de ce genre fut repréſenté à Veniſe ſur un Théâtre public *, ſous le titre de la *Verita raminga*; ce qui veut dire, *La Vérité vagabonde, qui n'a ni feu ni lieu.*

Le Tems en fit l'ouverture par une Entrée ſans récit. Elle fut ſi bien caractériſée qu'on comprit

* Je ne connois que ce ſeul Ballet qui ait été donné au Public, comme Spectacle, ailleurs que dans les Cours des Souverains. Tous les autres ont été des Spectacles gratuits, qui ne ſervoient qu'aux divertiſſemens des Rois & des Princes.

aiſément par ſes pas, ſes mouvemens, & ſes attitudes, le ſujet qu'on avoit projetté de repréſenter.

Un Médecin & un Apoticaire qui formerent la premiere Scéne, s'y réjouiſſoient de ce que les maux du monde faiſoient tout leur bien, & de ce que la terre couvroit toujours leurs fautes.

Pendant ce Dialogue mêlé de Danſe & de Chant, une Femme maltraitée par des Avocats, des Procureurs & des Plaideurs, paroît couverte de haillons, maigre, haraſſée, eſtropiée. Elle s'adreſſe au Médecin & à l'Apoticaire pour leur demander quelque ſecours. Ils l'interrogent. Elle a la maladreſſe de dire qu'elle eſt la *Vérité*, & ils la fuient.

Un Cavalier qui ſurvient, touché des cris de cette Infortunée,

s'offre d'abord à elle pour la défendre. Elle a l'imprudence de ſe découvrir, & il l'abandonne.

Elle apperçoit alors un vieux Capitan qu'elle eſpere d'émouvoir. Celui-ci en lui peignant ſes prétendus exploits, lui promet de la ſécourir. Elle qui connoît la forfanterie du Capitan, ne peut s'empêcher d'en rire, & il la fuit, en l'accablant d'injures.

Cette premiere partie du Ballet finit par une Entrée vive de Villageois qui virent la *Vérité* ſans la craindre, ſans la fuir, & ſans s'intéreſſer à elle. *

Un Négociant fit le premier récit de la ſeconde partie. Il ſe réjouiſſoit ſans ſcrupule, de ce que, pour devenir riche, il ne falloit que faire banqueroute deux ou trois fois. Cette Scéne

* Quelle idée !

fut ſuivie d'une Entrée dans laquelle un Marchand & un Traitant cherchoient à ſe défaire en faveur l'un de l'autre d'une *bonne conſcience*, qui leur péſoit, qu'ils regardoient tous deux comme un meuble fort incommode & par malheur comme une marchandiſe d'un très-mauvais débit.

La Vérité ſe préſente à ces deux hommes, qui ne la connurent point. Elle voulut traiter avec eux. A ſon air de pauvreté, ils la mépriſerent.

Alors pluſieurs quadrilles de Femmes jeunes & belles parurent. *La Vérité* s'approcha d'elles de la maniere la plus capable de les intéreſſer. Elles crurent elles-mêmes être touchées du tableau intéreſſant qui frappoit leurs yeux. Les Simphonies ſur leſquelles cette Entrée étoit Danſée expri-

moient des ſentimens de tendreſſe & de pitié, que les attitudes, les pas, les figures rendoient avec onction. *La Vérité* ſaiſit ce moment : elle ſe nomme. Tout-à-coup la Simphonie & la Danſe changent de caractère : peu-à-peu les Quadrilles ſe diſſipent : *la Vérité* reſte encore triſte, rebutée, abandonnée.

Dans cet inſtant, la Muſe du Théâtre arrive. Elle voit & reconnoît *la Vérité* ; Tout le monde, lui dit-elle, vous fuit, vous hait, vous délaiſſe. Je vais vous accueillir ; mais ſoyez docile, & laiſſez-vous conduire.

A ſa voix, accourent alors les différens perſonnages que cette Muſe introduit ſur la Scéne. Ils entourent par ſes ordres *la Vérité*, la déguiſent d'une maniere agréable, lui font non-ſeulement

changer d'habits, mais encore de geſte, de maintien, de langage. Ce n'eſt plus une figure triſte, fâcheuſe, dégoûtante : c'eſt un perſonnage vif, gai, amuſant, dont la parure & les diſcours ſont déſormais l'ouvrage aimable des graces.

Des Bouffons qui ſurviennent, rendent hommage à la Vérité, la choiſiſſent pour leur Souveraine & terminent ce Spectacle par une Entrée générale qui exprime la joie la plus folle.

Les Ballets de ce genre ont donné l'idée de ces Intermédes qu'on joint en Italie aux grands Opéra, & de ces Opéra Bouffons qu'on y repréſente ſéparement ſur des Théâtres publics.

On ne compoſe guéres depuis long-tems ces ouvrages, que ſur des ſujets bas, communs, & dans

le goût de nos farces anciennes ; mais le ſortilége d'une Muſique vive & ſaillante les rend extrêmement piquans. On oublie, malgré ſoi pendant la Repréſentation, le mauvais fonds ſur lequel ils ſont bâtis, pour ſe livrer ſans réſerve aux détails agréables, au Chant d'expreſſion, aux traits multipliés de naturel & de génie, dont les Muſiciens excellens ont l'art de les embellir.

CHAPITRE VIII.

Des Moralités.

LEs vieilles Tragédies de nos bons Ayeux furent appellées de ce nom ; mais les repréſentations dont il s'agit ici étoient des actions très-différentes. Une imita-

tion des mœurs, des paſſions, des actions fut la ſeule cauſe de cette dénomination qu'on donna à certains Ballets * plutôt qu'à d'autres.

Il s'en faut bien qu'ils fuſſent des compoſitions régulieres. Leur ſingularité ſeule me détermine à les faire connoître. On en repréſenta un de cette eſpece, pour célébrer le Mariage du Prince Palatin du Rhin avec la Princeſſe d'Angleterre. En voici la Deſcription, telle qu'on la trouve dans un Auteur contemporain.

» Un Orphée jouant de ſa Lyre » entra ſur le Théâtre, ſuivi d'un » Chien, d'un Mouton, d'un Cha- » meau, d'un Ours & de pluſieurs » Animaux ſauvages, leſquels

* Ces Ballets étoient encore d'une eſpece différente des Ballets Moraux, dont j'ai parlé au Chapitre VI.

» avoient délaiſſé leur nature fa-
» rouche & cruelle, en l'oyant
» chanter, & jouer de ſa Lyre.
» Après vint Mercure qui pria
» Orphée de continuer les doux
» airs de ſa Muſique, l'aſſurant
» que non-ſeulement les bêtes
» farouches, mais les Etoiles du
» Ciel, danſeroient au ſon de ſa
» voix.

» Orphée, pour contenter Mer-
» cure, recommença ſes chan-
» ſons. Auſſi-tôt on vit que les
» Etoiles du Ciel commencerent
» à ſe remuer, ſauter, danſer;
» ce que Mercure regardant, &
» voyant Jupiter dans une nue,
» il le ſupplia de vouloir tranſ-
» former aucunes de ces Etoiles en
» des Chevaliers, qui euſſent été
» renommés en amours pour leur
» conſtante fidélité envers les Da-
» mes.

» A l'inſtant, on vit pluſieurs » Chevaliers dans le Ciel tous » vêtus d'une couleur de flammes, » tenant des lances noires, leſ- » quels ravis auſſi de la Muſique » d'Orphée, lui en rendirent une » infinité de louanges.

» Mercure alors ſupplia Jupiter » de transformer auſſi les autres » Etoiles en autant de Dames » qui avoient aimé ces Chevaliers. » Incontinent, ces Etoiles chan- » gées en autant de Dames furent » vûes vêtues de la même couleur » que leurs Chevaliers.

» Mercure voyant que Jupiter » avoit ouï ſes prieres, le ſupplia » de permettre que toutes ces » ames céleſtes de Chevaliers avec » leurs Dames deſcendiſſent en » terre, pour danſer à ces nôces » Royales.

» Jupiter lui accorda encore

» cette requête, & les Chevaliers
» & leurs Dames deſcendant des
» nues ſur le Théâtre au ſon de
» pluſieurs Inſtrumens danſerent
» divers Ballets ; ce qui fut la fin
» de cette belle Moralité.

Quel monſtre qu'une pareille compoſition ! Comment ne pas regretter les dépenſes exceſſives qu'elle a dû coûter ? Ce n'eſt pas cependant par le défaut d'imagination qu'elle péche. Il en falloit, pour la combiner, & il y a de l'eſprit & de la galanterie dans la maniere dont le dénouement eſt tourné vers l'objet principal de la Fête ; mais quelle barbarie dans le deſſein ! quelle biſarrerie dans les tableaux ! quelle puérilité dans les moyens ! quel défaut d'agrémens, de graces, de convenance dans tout l'ouvrage !

Sans le goût, même avec du

talent, il ne faut rien entreprendre dans les Arts. On fait preſque tout avec cette partie délicate de l'eſprit, & on ne fait rien ſans elle. C'eſt un ſentiment vif, prompt & sûr, qui met tout à ſa place & qui ne peut rien ſupporter dans le lieu où il ne doit point être. Il ménage les contraſtes, évite les contradictions, écarte les idées baſſes, dédaigne les petits détails, réjette les moyens frivoles ou giganteſques, n'adopte que les vûes fines, les plans nobles, les idées juſtes.

Le Souverain qui ſçait bien choiſir, pour imaginer, arranger & conduire une Fête d'éclat, diminue quelquefois de moitié ſa dépenſe, & double toujours ſa gloire.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

Des Ballets Ambulatoires.

CE n'eſt pas ſeulement au Théâtre, que la Danſe a formé le fond d'un grand Spectacle. Des Fêtes conſacrées par la piété, autoriſées par l'uſage, & rendues auguſtes par le motif qui les fait célébrer, l'ont fait employer encore de la maniere la plus ſolemnelle dans des occaſions particulieres.

Les Portugais imaginerent autrefois, & ont depuis mis ſouvent en pratique des *Ballets Ambulatoires*, dont l'appareil, la pompe, la magnificence ne le cé-

dent en rien aux Spectacles que nous venons de décrire. La premiere idée leur en eſt venue des Tyrrhéniens; & l'antiquité a donné à ce genre le nom de pompe Tyrrhénique *.

La mer, le rivage, les ruës, les places publiques, ſont les Théâtres ſur leſquels on fait voir ſucceſſivement ces repréſentations. Je crois qu'on ne ſera pas fâché d'en trouver ici une deſcription exacte, & je vais, pour cette raiſon, en rapporter deux des plus célébres.

On donna l'un de ces *Ballets Ambulatoires* à l'occaſion de la Canoniſation du Cardinal Char-

* Chorus erat Cithariſtorum & Satyrorum ad inſtar pompæ Tyrrhenicæ : omnes balteo accincti, coronam auream capite gerebant, & æquo gradu gradiebantur ordine cum cantu & ſaltatione. *Ap. Alex.*

les Borromée, qui ſous le Pontificat de Pie IV. avoit été Protecteur du Portugal *.

A trois mille du Port de Liſbonne, ſur le pont d'un gros vaiſſeau orné de voiles de différentes couleurs, de banderolles, de cordages de ſoye, on avoit élevé un ſuperbe baldaquin d'étoffe d'or, ſous lequel on avoit placé l'image du Cardinal Protecteur.

On ſuppoſoit, qu'il venoit, pour la ſeconde fois, prendre la protection du Royaume. Ainſi tous les vaiſſeaux du port magnifiquement appareillés vinrent juſqu'à cet endroit à ſa rencontre,

* Tous les Royaumes Catholiques ont à Rome un Cardinal qui ſe mêle de leurs affaires Eccléſiaſtiques auprès du Saint-Siege. C'eſt de cette fonction que chacun de ces Cardinaux tire ſon titre de Protecteur.

lui rendirent les honneurs de la mer, & toute cette Flotte vogua enſuite en bon ordre juſqu'à la Rade de Lisbonne, où elle entra au bruit de toute l'artillerie de la Ville.

Les Chaſſes de ſaint Vincent, & de ſaint Antoine de Padoue * furent portées en pompe juſqu'au Port. On feignoit que ces deux principaux Patrons du Portugal alloient en recevoir le Protecteur.

Les Chaſſes de ces deux Saints portées par les Grands de l'Etat, étoient ſuivies de tous les corps Eccléſiaſtiques, qui au moment du débarquement reçurent l'image de Charles, avec les tranſports de la plus vive joie, & au bruit

* On le nomme ainſi parce qu'il mourut dans cette Ville. Il étoit né à Liſbonne.

du Canon de la Ville & des Vaiſſeaux.

L'Image fut placée tout de ſuite ſur un riche brancard & entourée, en des poſitions ſubalternes, de toutes les Images des autres Saints particulierement honorés en Portugal : elles étoient toutes portées ſur des brancards dorés, ornés de feſtons, de banderolles, & de beaucoup de pierreries.

La Marche alors commença : elle fut compoſée des différens corps Religieux, des Eccléſiaſtiques, de toute la Nobleſſe & d'une foule inombrable de Peuple.

Quatre Chars d'une grandeur extraordinaire étoient diſtribués entre tous ces différens Etats. Le premier repréſentoit le Palais de la Renommée ; le ſecond, la ville de Milan ; le troiſiéme, le Por-

tugal ; le quatriéme, l'Egliſe.

Autour de chacune de ces machines roulantes, des troupes de Danſeurs exécutoient au ſon des plus éclatantes Symphonies, les actions célébres du Saint, & ceux qui étoient autour du Char de la Renommée ſembloient par leurs attitudes aller les apprendre à tous les Peuples du monde.

Cette pompe paſſa du Port dans la Ville, ſous pluſieurs Arcs de triomphe. Les ruës étoient parées de Tapiſſeries les plus riches ; la terre étoit jonchée de Fleurs. Sur des Théâtres élevés en pluſieurs quartiers de la Ville, on voyoit exécuter des Danſes vives ſur des Symphonies qui exprimoient l'allégreſſe publique : dans tous les détours des ruës, une foule d'Inſtrumens de toutes les eſpeces étoient répandus ſur des échaffauts.

ſauts. On étala dans cette Fête, des richeſſes immenſes. L'Image ſeule du nouveau Saint fut enrichie de plus d'un million de pierreries.

La Béatification d'Ignace de Loyola donna lieu au ſecond Ballet de ce genre, qu'on ſe propoſe de rapporter.

» Le 31. * Janvier (1610.) » après l'Office ſolemnel du ma» tin & du ſoir, ſur les quatre » heures après midi, deux cens » Arquebuſiers ſe rendirent à la » porte de Notre-Dame de Lor» rette, où ils trouverent une ma» chine de bois d'une grandeur » énorme qui repréſentoit le che» val de Troye.

» Ce Cheval commença dès-

* On tranſcrit tout ceci mot à mot du Traité des Ballets du Pere *Méneſtrier* Jéſuite.

» lors à ſe mouvoir par de ſecrets
» reſſorts, tandis qu'autour de ce
» Cheval ſe repréſentoient en
» Ballets les principaux événe-
» mens de la guerre de Troye.

» Ces repréſentations durerent
» deux bonnes heures, après quoi
» on arriva à la place Saint-Roch
» où eſt la Maiſon Profeſſe des
» Jéſuites.

» Une partie de cette Place re-
» préſentoit la ville de Troye avec
» ſes tours & ſes murailles. Aux
» approches du Cheval, une par-
» tie des murailles tomba. Les
» ſoldats Grecs ſortirent de cette
» machine, & les Troyens de
» leur Ville, armés & couverts
» de feux d'artifice avec leſquels
» ils firent un combat merveil-
» leux.

» Le Cheval jettoit des feux
» contre la Ville; la Ville contre

» le Cheval ; & l'un de plus beaux
» ſpectacles fut la décharge de
» de dix-huit Arbres tous chargés
» de ſemblables feux.

» Le lendemain, d'abord après
» le dîné, parurent ſur Mer au
» quartier de Pampuglia, quatre
» Brigantins richement parés,
» peints & dorés, avec quantité
» de banderolles & de grands
» chœurs de Muſique. Quatre
» Ambaſſadeurs, au nom des qua-
» tre Parties du Monde, ayant
» appris la Béatification d'Ignace
» de Loyola, pour reconnoître
» les bienfaits que toutes les Par-
» ties du Monde avoient reçus
» de lui, venoient lui faire hom-
» mage, & lui offrir des préſens,
» avec les reſpects des Royaumes
» & des Provinces de chacune de
» ces Parties.

» Toutes les Galeres & les

» Vaiſſeaux du Port ſaluerent ces
» Brigantins. Etant arrivés à la
» place de la Marine, les Ambaſ-
» ſadeurs deſcendirent, & mon-
» terent en même-tems ſur des
» Chars ſuperbement ornés, &,
» accompagnés de trois cens Ca-
» valiers, s'avancerent vers le
» College, précédés de pluſieurs
» Trompettes.

» Après quoi des Peuples de
» diverſes Nations, vêtus à la ma-
» niere de leurs Païs, faiſoient un
» Ballet très-agréable, compoſant
» quatre Troupes ou Quadrilles,
» pour les quatre Parties du Mon-
» de.

» Les Royaumes & les Provin-
» ces, repréſentés par autant de
» Génies marchoient, avec ces
» Nations; & les Peuples dif-
» férens, devant les Chars des
» Ambaſſadeurs de l'Europe, de

» l'Aſie, de l'Afrique, & de l'A-
» mérique, dont chacun étoit eſ-
» corté de ſoixante-dix Cava-
» liers.

» La Troupe de l'Amérique
» étoit la premiere, & entre
» ſes Danſes elle en avoit une
» plaiſante de jeunes Enfans dé-
» guiſés en Singes, en Guenons,
» & en Perroquets. Devant le
» Char étoient douze Nains mon-
» tés ſur des Haquenées : le Char
» étoit tiré par un Dragon.

» La diverſité & la richeſſe des
» habits ne faiſoient pas le moin-
» dre ornement du Ballet & de
» cette Fête, quelques-uns ayant
» pour plus de deux cens mille
» écus de pierreries.

CHAPITRE II.

Des Fêtes de la Cour de France, depuis 1560. *juſqu'en l'année* 1610.

LEs Tournois, & les Carrouſels, ces Fêtes guerrieres & magnifiques avoient cauſé à la Cour de France en l'année 1559. un événement trop tragique, pour qu'on pût ſonger à les y faire ſervir ſouvent dans les réjouiſſances ſolemnelles. Ainſi les Bals, les Maſcarades, & ſur-tout les Ballets qui n'entraînoient après eux aucun danger, & que la Reine Catherine de Médicis avoit connus à Florence, furent pendant plus de cinquante ans, la reſſource de la galanterie & de la

magnificence Françoiſe *.

L'aîné des enfans de Henri II. ne regna que dix-ſept mois. Il en coûta peu de ſoins à ſa mere, pour le diſtraire du Gouvernement que ſon imbécillité le mettoit hors d'état de lui diſputer ; mais le caractère de Charles IX. Prince fougueux qui joignoit à quelque

* Depuis 1559. qui fut l'époque de la mort de Henri II. juſqu'en l'année 1612. il n'y eut que quatre Tournois en France ; le premier à Orléans en 1560. où Henri de Bourbon Marquis de Beaupréau fut tué ; le ſecond en 1573. pour célébrer le jour de la naiſſance de Charles IX. où ce Roi & le Duc d'Anjou ſon frere ſoutinrent le combat à tout venant ; le troiſiéme en 1581 au Mariage du Duc de Joyeuſe & de Marguerite de Lorraine ; le quatriéme en 1612. pour le double Mariage du Roi Louis XIII. avec l'Infante d'Eſpagne, & du Roi Philippe avec la ſeconde Fille de France. Le nombre des Maſcarades & des Ballets qui furent danſés pendant le cours de ces cinquante ans eſt immenſe.

eſprit un penchant naturel pour les beaux Arts, tint dans un mouvement continuel l'adreſſe, les reſſources, la politique de la Reine. Elle imagina Fêtes ſur Fêtes, pour lui faire perdre de vûe ſans ceſſe le ſeul objet dont elle auroit dû toujours l'occuper.

Henri III. devoit tout à ſa Mere & il n'étoit point naturellement ingrat. Il avoit la pente la plus forte au libertinage, un goût exceſſif pour le plaiſir, l'eſprit léger, le cœur gâté, l'ame foible. Catherine profita de cette vertu & de ces vices pour arriver à ſes fins. Elle mit en jeu, les Feſtins, les Bals, les Maſcarades, les Ballets, les Femmes les plus belles, les Courtiſans les plus libertins. Elle endormit ainſi ce Prince malheureux ſur un trône entouré de précipices. Sa vie ne

fut qu'un long ſommeil embelli quelquefois par des images riantes, & troublé plus ſouvent par des ſonges funeſtes.

Pour remplir l'objet que je me propoſe ici, je crois devoir choiſir, parmi le grand nombre de Fêtes qui furent imaginées durant ce regne, celles qu'on donna en 1581. pour le Mariage du Duc de Joyeuſe & de Marguerite de Lorraine belle-ſœur du Roi. En retraçant l'idée de la galanterie de ce tems, elles font voir que la Danſe fut un art connu des François, avant tous les autres, comme il l'avoit été autrefois des Grecs & des Romains. Je ne fais au reſte, que copier d'un Hiſtorien * contemporain les détails que je vais écrire.

» Le Lundi dix-huit Septembre

* Journal de l'Etoile.

» 1581. le Duc de Joyeuſe &
» Marguerite de Lorraine Fille
» de Nicolas de Vaudemont ſœur
» de la Reine, furent fiancés en
» la Chambre de la Reine, & le
» Dimanche ſuivant, furent ma-
» riés à trois heures après midi en
» la Paroiſſe de Saint-Germain de
» l'Auxerrois.

» Le Roi mena la Mariée au
» Mouſtier ſuivie de la Reine,
» Princeſſes & Dames tant riche-
» ment vêtues, qu'il n'eſt mémoi-
» re en France d'avoir vû choſe ſi
» ſomptueuſe. Les habillemens du
» Roi & du Marié étoient ſem-
» blables, tant couverts de bro-
» deries, de perles, pierreries,
» qu'il n'étoit poſſible de les eſti-
» mer; car tel accoutrement y
» avoit qui coûtoit dix mille écus
» de façon; & toutes fois, aux
» dix-ſept Feſtins qui de rang &

» de jour à autre, par ordonnan-
» ce du Roi, furent faits depuis
» les Nôces, par les Princes &
» Seigneurs parens de la Mariée
» & autres des plus grands de la
» Cour, tous les Seigneurs &
» Dames changerent d'accoutre-
» mens, dont la plûpart étoient
» de toile & drap d'or & d'argent
» enrichis de broderies & de
» pierreries en grand nombre &
» de grand prix.

» La dépenſe y fut ſi grande,
» y compris les Tournois, Maſ-
» carades, Préſens, Deviſes, Mu-
» ſique, Livrées, que le bruit
» étoit que le Roi n'en ſeroit pas
» quitte pour douze cens mille
» écus *.

» Le Mardi 18. Octobre, le
» Cardinal de Bourbon fit ſon

* Ce qui revient à près de ſept millions de notre monnoie.

» Feſtin de Nôces en l'Hôtel de
» ſon Abbaye Saint-Germain des
» Prés, & fit faire à grands frais,
» ſur la riviere de Seine, un grand
» & ſuperbe appareil d'un grand
» Bac accomodé en forme de Char
» triomphant, dans lequel le Roi,
» Princes, Princeſſes & les Ma-
» riés devoient paſſer du Louvre
» aux Pré-aux-Clercs, en pompe
» moult ſolemnelles, car ce beau
» Char triomphant, devoit être
» tiré par-deſſus l'eau, par d'au-
» tres batteaux déguiſés en Che-
» vaux Marins, Tritons, Dau-
» phins, Baleines & autres monſ-
» tres Marins en nombre de vingt-
» quatre, en aucuns deſquels
» étoient portés à couvert au ven-
» tre deſdits monſtres, Trompet-
» tes, Clairons, Cornets, Vio-
» lons, Hautbois, & pluſieurs
» Muſiciens d'excellence, même

» quelques tireurs de feux Arti-
» ficiels, qui pendant le trajet
» devoient donner maints paſſe-
» tems, tant au Roi qu'à 50000.
» perſonnes qui étoient ſur le ri-
» vage ; mais le myſtère ne fut
» pas bien joué, & ne put-on fai-
» re marcher les Animaux ainſi
» qu'on l'avoit projetté, de façon
» que le Roi ayant attendu depuis
» quatre heures du ſoir juſqu'à
» ſept aux Thuilleries, le mou-
» vement & acheminement de ces
» animaux, ſans en appercevoir
» aucun effet ; dépité, dit, *qu'il*
» *voyoit bien que c'étoient des bêtes*
» *qui commandoient à d'autres bê-*
» *tes* ; & étant monté en Coche
» s'en alla avec les Reines & toute
» la ſuite, au Feſtin qui fut le plus
» magnifique de tous ; nomme-
» ment en ce que ledit Cardinal
» fit repréſenter un Jardin artifi-

» ciel garni de fleurs & de fruits,
» comme ſi ç'eût été en Mai, ou
» en Juillet & Août.

» Le Dimanche 15. Octobre,
» Feſtin de la Reine dans le Lou-
» vre, & après le Feſtin le Ballet
» de Circé & de ſes Nymphes.

Le triomphe de Jupiter & de Minerve étoit le ſujet de ce Ballet, qui fut donné ſous le titre de Ballet comique de la Reine. Il fut repréſenté dans la grande ſalle de Bourbon, par la Reine, les Princeſſes, les Princes, & les plus grands Seigneurs de la Cour. Il commença à dix heures du ſoir, & ne finit qu'à trois heures après minuit.

Balthaſar de Beaujoyeux * fut l'inventeur du ſujet, & en diſpoſa

* Il étoit dans ce tems un des meilleurs Violons de l'Europe, & ſon ouvrage qui eſt imprimé eſt plein d'inven-

toute l'ordonnance. Il en communiqua le plan à la Reine qui l'approuva ; mais le peu de tems qui reſtoit ne lui permettant point de ſe charger des Récits, de la Muſique & des Décorations ; la Reine, à ſa priere, commanda à la Chenaye Aumônier du Roi de faire les Vers ; Beaulieu Muſicien de la Reine eut ordre de compoſer la Muſique ; & Jacques Patin Peintre du Roi fut chargé des Décorations.

» Le Lundi 16. en la belle & » grande Lice dreſſée & bâtie au

rion & d'eſprit. Le Maréchal de Briſſac Gouverneur de Piémont avoit goûté Beaujoyeux, & l'avoit envoié à Catherine de Médicis qui le fit ſon Valet-de-chambre.

D'Aubigné, dans ſa vie qui eſt à la tête du Baron de Fœneſte, ſe prétend l'auteur de ce Ballet ; c'eſt un menſonge groſſier. Nous dattons de loin en France pour les vols Litteraires.

» Jardin du Louvre, ſe fit un
» combat de quatorze blancs con-
» tre quatorze jaunes à huit heu-
» res du ſoir aux flambeaux.

» Le Mardi 17. autre combat,
» à la Pique, à l'eſtoc, au tron-
» çon de la Lance, à pied & à
» cheval; & le Jeudi 19. fut fait
» le Ballet des Chevaux, auquel
» les Chevaux d'Eſpagne, Cour-
» ſiers & autres en combattant
» s'avançoient, ſe retournoient
» contournoient au ſon & à la ca-
» dence des Trompettes & Clai-
» rons, y ayant été dreſſés cinq
» mois auparavant.

» Tout cela fut beau & plai-
» ſant; mais la grande excellence
» qui ſe vit les jours de Mardi &
» Jeudi, fut la Muſique de voix
» & d'inſtrumens la plus harmo-
» nieuſe & la plus déliée qu'on
» ait jamais ouïe (*on la devoit au*

» *goût & aux ſoins de Baïf*) furent
» auſſi les feux artificiels qui bril-
» lerent avec effroyable épouvan-
» tement & contentement de tou-
» tes perſonnes ſans qu'aucun en
» fût offenſé.

La partie éclatante de cette Fête qui a été ſaiſie par l'Hiſtorien que j'ai copié, n'eſt pas celle qui méritoit le plus d'éloges. Il y en eut une qui lui fut très-ſupérieure & qui ne l'a pas frappé.

La Reine & les Princeſſes qui repréſentoient dans le Ballet les Nayades & les Néreïdes, terminerent ce ſpectacle par des préſens ingénieux qu'elles offrirent aux Princes & Seigneurs, qui ſous la figure de Tritons avoient danſé avec elles. C'étoient des Médailles d'or gravées avec aſſez de fineſſe pour le tems. Peut-être ne ſera-t-on pas fâché d'en trouver ici quelques-unes.

Celle que la Reine offrit au Roi repréſentoit un Dauphin qui nageoit ſur les flots : ces mots étoient gravés ſur le revers :

Delphinum ut Delphinem rependat.

Ce qui veut dire :

Je vous donne un Dauphin, & j'en attends un autre.

Madame de Nevers en donna une au Duc de Guiſe, ſur laquelle étoit gravé un Chéval-Marin, avec ces mots :

Adverſus ſemper in hoſtem.
Prêt à fondre ſur l'ennemi.

Il y avoit ſur celle que M. de Genevois reçut de Madame de Guiſe un Arion avec ces paroles :

Populi ſuperat prudentia fluctus.
Le peuple en vain s'émeut ; la prudence l'appaiſe.

Madame d'Aumale en donna une

à M. de Chauſſin, ſur laquelle étoit gravée une Baleine, avec cette belle maxime :

Cui ſat nil ultrà.
Avoir aſſez, c'eſt avoir tout.

Un Phyſités, qui eſt une eſpece d'Orque ou de Baleine, étoit repréſenté ſur la Médaille que Madame de Joyeuſe offrit au Marquis de Pons, ces mots lui ſervoient de deviſe :

Sic famam jungere famæ.
Si vous voulez pour vous fixer la renommée,
Occupez toujours ſes cent voix.

Le Duc d'Aumale reçut un Triton tenant un Trident & voguant ſur les flots irrités. Ces trois mots étoient gravés ſur le revers :

Commovet & ſedat.
Il les trouble & les calme.

Une branche de Corail ſortant

de l'eau étoit gravée ſur la Médaille que Madame de l'Archant préſenta au Duc de Joyeuſe. Elle avoit ces mots pour déviſe :

Eadem natura remanſit.

Il change en vain ; il eſt le même.

Ainſi la Cour de France troublée par la mauvaiſe politique de la Reine, diviſée par l'intrigue, déchirée par le fanatiſme, ne ceſſoit point cependant d'être enjouée, polie & galante. Trait ſingulier & de caractère, qui ſeroit ſans doute une ſorte de mérite, ſi le goût des plaiſirs, ſous un Roi efféminé *, n'y avoit été pouſſé juſqu'à la licence la plus effrénée **; ce qui eſt toujours une

* Journal de Henri III.

** Henri III. couroit le Bal en habit de Fille. Il donna un feſtin entr'autres à ſa Mere, où les femmes ſervirent déguiſées en hommes. La Reine lui ren-

tâche pour le Souverain, une flétriſſure pour les Courtiſans, & une contagion funeſte pour le Peuple.

CHAPITRE III.

Suite du Précédent.

HEnri IV. avoit été élevé dans un Païs où l'on danſe en naiſſant. *Il ne fut queſtion*, dit le Duc de Sulli dans ſes Mémoires *, *pendant tout le tems du ſéjour de ce Prince en Bearn, que de réjouiſſances & de galanteries. Le goût de Madame ſœur du Roi pour ces di-*

dit la pareille par un autre où les Dames les plus belles firent le même office, la gorge découverte & les cheveux épars. *Mez. Hiſt. de Fr. ſur l'année* 1577.

* Mém. de Sulli. Liv. 1.

vertiſſemens lui étoit d'une reſſource inépuiſable. J'appris auprès de cette Princeſſe, continue Sulli, *le métier de Courtiſan dans lequel j'étois fort neuf. Elle eut la bonté de me mettre de toutes ſes parties; & je me ſouviens, qu'elle voulut bien m'apprendre elle-même le pas d'un Ballet qui fut exécuté avec beaucoup de magnificence.*

Auſſi la Danſe fut-elle un des amuſemens favoris de Henri IV. Il ſembloit trouver dans les charmes de cet exercice, lorſqu'il fut parvenu au trône, le dédommagement d'une partie des travaux qu'il lui avoit coûté à conquérir. Sulli, le grave Sulli *, étoit

* L'Hiver de 1608. diſent les Mémoires de *Sulli*, *Liv.* 25. ſe paſſa tout entier en de plus grands divertiſſemens encore que les autres, & dans des Fêtes préparées, avec beaucoup de magnificence.... l'Arſenal étoit toujours l'en-

l'ordonnateur des Spectacles qui amuſoient ce bon Prince ; mais il les lui offroit en Miniſtre Philoſophe, & Henri IV. les recevoit en grand Roi.

On lui annonça un jour, pendant une de ces Fêtes, la priſe d'Amiens par l'armée Eſpagnole. *Ce coup eſt du Ciel*, dit-il, *c'eſt aſſez fait le Roi de France : il eſt tems de faire le Roi de Navarre ;* & ſe retournant du côté de la belle Gabrielle, qui, comme lui, portoit les habits de la Fête, & qui fondoit en larmes, il lui dit :

droit où s'exécutoient ces Jeux & ces Spectacles qui demandoient quelque préparation.... J'avois fait conſtruire à ce ſujet une ſalle ſpatieuſe .... un jour qu'on repréſentoit un fort beau Ballet dans cette ſalle, &c.

Il dit dans ce même endroit, que lorſqu'il ne ſe mêloit pas de ces divertiſſemens, le Roi trouvoit toujours qu'il y manquoit quelque choſe.

Ma Maîtreſſe, il faut quitter nos armes, & monter à cheval, pour faire une autre guerre. Le jour même en effet, il raſſembla quelques Troupes, marcha à Amiens avec elles, & le premier.

Les grands Rois donnent toujours leur ton aux Cours même des autres Rois. On danſa dans tous les Etats de l'Europe, parce que cet exercice étoit à la mode à la Cour de Henri IV. Je trouve dans les Mémoires du tems, qu'on y exécuta plus de quatre-vingts grands Ballets, depuis 1689. juſqu'en 1610. beaucoup de Bals magnifiques, & un très-grand nombre de Maſcarades fort ſingulieres.

Ce bon Roi * avoit une ſorte

* Le Dimanche 23. Février 1597. qui étoit le premier *Dimanche de Carême*, le Roi fit une Maſcarade de Sorciers, & de

de paſſion pour ce genre d'amuſement. Peut-être eſt-ce durant ſon Regne, que les François ont le plus danſé, & qu'ils ſe ſont le mieux battus.

CHAPITRE IV.

Des Bals.

UN Tableau de Philoſtrate *, nous repréſente *Comus* dans un Salon éclairé avec autant de goût que de magnificence. Un chapeau de roſes orne ſa tête ; ſes traits ſont animés de vives couleurs, la joie eſt dans ſes yeux, le ſourire eſt ſur ſes lévres.

alla voir les compagnies de Paris. Il fut ſur la Préſidente Saint-André, ſur Zamet & à tout plein d'autres lieux, ayant toujours la Marquiſe à ſon côté, qui le démaſquoit & le baiſoit par-tout où il entroit. *L'Etoile, Journ. de Henri IV. p.* 332. *Ed.* 1741.

* Troiſiéme Tableau.

Ennivré de plaiſirs, chancelant ſur ſes pieds, il paroît ſe ſoûtenir à peine de la main droite ſur un épieu. Il porte à la gauche *un flambeau allumé qu'il laiſſe pencher nonchalamment, afin qu'il brûle plus vîte.**

Le parquet du Salon eſt jonché de fleurs : quelques Perſonnages du Tableau ſont peints dans des attitudes de danſe ; quelques autres ſont encore rangés autour d'une Table proprement ſervie ; mais le plus grand nombre eſt placé avec ordre ſous une Tribune dans laquelle on découvre une foule de Joueurs d'Inſtrumens, qu'on croit entendre. C'eſt un Bal en forme, auquel Comus préſide. Le goût moderne ne produit rien de plus élégant.

* Rien n'eſt plus Philoſophique que cette Image.

Comus, en effet, eſt regardé comme l'Inventeur de toutes les Danſes, dont les Grecs & les Romains embellirent leurs Feſtins. Elles furent d'abord, comme les Intermédes de ces repas que la joie & l'amitié ordonnoient dans les familles. Bientôt le plaiſir, la bonne chere & le vin donnerent une plus grande étendue à cet amuſement. On quitta la table, pour ſe livrer entierement à la Danſe. Les familles s'unirent, pour multiplier les Acteurs & le plaiſir; mais l'Aſſemblée en devenant plus nombreuſe, prit un air de Fête, dont les égards, la bienſéance & l'orgueil s'établirent bientôt les arbitres ſuprêmes. Dès-lors, les jeux rians de Bacchus, la gayeté des Feſtins, la liberté qu'inſpirent le vin & la bonne chere; ce déſordre aima-

ble qui préſidoit aux Danſes inventées par Comus diſparurent, pour faire place au ſérieux, au bon ordre, à la dignité des Bals de cérémonie.

Nous trouvons leur uſage établi dans l'Antiquité la plus reculée ; & il n'eſt point étonnant, qu'il ſe ſoit conſervé juſqu'à nous. La Danſe ſimple, celle qui ne demande que quelques pas, les graces que donnent la bonne éducation & un ſentiment médiocre de la meſure, fait le fond de cette ſorte de Spectacle ; & dans les occaſions ſolemnelles, il eſt d'une reſſource aiſée, qui ſupplée au défaut d'imagination. Un Bal eſt ſitôt ordonné, ſi facilement arrangé : il faut ſi peu de combinaiſons dans l'Eſprit, pour le rendre magnifique : il naît tant d'hommes communs, & on en voit ſi

peu qui ſoient capables d'inventer des choſes nouvelles, qu'il étoit dans la nature, que les Bals de cérémonie une fois trouvés fuſſent les Fêtes de tous les tems.

Ils ſe multiplierent en Gréce, à Rome & dans l'Italie. On y danſoit froidement des Danſes graves. On n'y paroiſſoit qu'avec la parure la plus recherchée : la richeſſe, le luxe y étaloient avec dignité une magnificence monotone. On n'y trouvoit alors, comme de nos jours, que beaucoup de pompe ſans art, un grand faſte ſans invention, l'air de diſſipation ſans gayeté.

C'eſt dans ces occaſions, que les Perſonnages les plus reſpectables ſe faiſoient honneur d'avoir cultivé la Danſe dans leur jeuneſſe. Socrate eſt loué des Philoſophes qui ont vécu après lui, de

ce qu'il danſoit, comme un autre, dans les Bals de cérémonie d'Athénes. Platon, le divin Platon mérita leur blâme, pour avoir refuſé de danſer à un Bal que donnoit un Roi de Syracuſe; & le ſévere Caton, qui avoit négligé de s'inſtruire, dans les premiers ans de ſa vie, d'un art qui étoit devenu chez les Romains un objet ſérieux, crut devoir ſe livrer à cinquante-neuf ans, comme le bon M. Jourdain, aux ridicules inſtructions d'un maître à danſer de Rome *.

Le préjugé de dignité & de bienſéance établi en faveur de ces Aſſemblées, ſe conſerva dans toute l'Antiquité. Il paſſa enſuite, dans toutes les conquêtes des Romains, & après la deſtruction de

* J'en ai déja parlé dans la premiere Partie.

l'Empire, les Etats qui ſe formerent de ſes débris, retinrent tous cette inſtitution ancienne. On donna des Bals de cérémonie juſqu'au tems où le génie trouva des moyens plus ingénieux, de ſignaler la magnificence & le goût des Souverains ; mais ces belles inventions n'anéantirent point un uſage ſi connu ; les Bals ſubſiſterent & furent même conſacrés aux occaſions de la plus haute cérémonie.

Lorſque Louis XII. voulut montrer toute la dignité de ſon rang, à la ville de Milan, il ordonna un Bal ſolemnel où toute la Nobleſſe fut invitée. Le Roi en fit l'ouverture ; les Cardinaux de Saint-Severin & de Narbonne y danſerent ; les Dames les plus aimables y firent éclater leur goût, leur richeſſe, leurs graces.

Phillippe II. alla à Trente en 1562. pendant la tenue du Concile. Le Cardinal Hercule de Mantoue qui y préſidoit en aſſembla les Peres, pour déterminer la maniere dont le fils de l'Empereur Charles-Quint y ſeroit reçû. Un Bal de cérémonie fut délibéré à la pluralité des voix. Le jour fut pris; les Dames les plus qualifiées furent invitées, & après un grand Feſtin, le Cardinal de Mantoue ouvrit le Bal, où le Roi Philippe & tous les Peres du Concile, dit le Cardinal Palavicin, dont j'emprunte ce trait Hiſtorique, danſerent avec autant de modeſtie que de dignité.

La décence, l'honnêteté, la convenance de ces ſortes de Fêtes étoient au reſte, dans ce tems, ſi ſolemnellement établies dans l'o-

pinon des hommes, que l'amer Fra-Paolo dans ſes déclamations cruelles contre ce Concile, ne crut pas même ce trait ſuſceptible de critique.

La Reine Catherine de Médicis qui avoit des deſſeins & qui n'eut jamais de ſcrupules, égaya ces Fêtes, & leur donna même une tournure d'eſprit qui y rappella le plaiſir. Pendant ſa Régence, elle mena le Roi à Bayonne, où ſa Fille Reine d'Eſpagne, vint la joindre avec le Duc d'Albe que la Régente vouloit entretenir. C'eſt-là, qu'elle déploya tous les petits reſſorts de ſa politique vis-à-vis d'un Miniſtre qui en connoiſſoit de plus grands, & les reſſources de la galanterie vis-à-vis d'une foule de Courtiſans diviſés, qu'elle avoit intérêt de diſtraire de l'objet principal qui l'avoit amenée.

Les Ducs de Savoye & de Lorraine, pluſieurs autres Princes étrangers étoient accourus à la Cour de France, qui étoit auſſi magnifique que nombreuſe. La Reine qui vouloit donner une haute idée de ſon adminiſtration donna le Bal deux fois le jour, Feſtins ſur Feſtins, Fête ſur Fête. Voici celle où je trouve le plus de variété, de goût & d'invention *.

Dans une petite Iſle ſituée dans la riviere de Bayonne & qui étoit couverte d'un bois de Haute-Futaye, la Reine fit faire douze grands Berceaux qui aboutiſſoient à un Salon de forme ronde qu'on avoit pratiqué dans le milieu. Une quantité immenſe de Luſtres de fleurs furent ſuſpendus aux

* Voyez les Mémoires de la Reine de Navarre.

Arbres, & on plaça une Table de douze couverts dans chacun des Berceaux.

La Table du Roi, des Reines, des Princes & des Princeſſes du Sang étoit dreſſée dans le milieu du Salon, en ſorte que rien ne leur cachoit la vûe des douze Berceaux, où étoient les Tables deſtinées au reſte de la Cour.

Pluſieurs Symphoniſtes diſtribués derriere les Berceaux & cachés par les Arbres ſe firent entendre, dès que le Roi parut. Les Filles-d'honneur des deux Reines, vêtues élégamment partie en Nymphes, partie en Nayades, ſervirent la Table du Roi. Des Satyres qui ſortoient du bois, leur apportoient tout ce qui étoit néceſſaire pour le ſervice.

On avoit à peine joui quelques momens de cet agréable coup-

d'œil, qu'on vit ſucceſſivement paroître pendant la durée de ce Feſtin, différentes troupes de Danſeurs & de Danſeuſes repréſentant les habitans des Provinces voiſines, qui danſerent, les uns après les autres, les Danſes qui leur étoient propres, avec les inſtrumens & les habits de leur pays.

Le Feſtin fini, les Tables diſparurent : des Amphithéâtres de verdure, & un Parquet de gazon furent mis en place, comme par magie : le Bal de cérémonie commença ; & la Cour s'y diſtingua par la noble gravité des Danſes ſérieuſes, qui étoient alors le fond unique de ces pompeuſes Aſſemblées.

Ces ſortes d'embelliſſemens aux Bals de céremonie, leur ont donné quelquefois un ton de galan-

terie & d'eſprit, qui a pû leur ôter l'uniformité languiſſante qui leur eſt propre.

Ceux de Louis XIV. furent magnifiques. Ils ſe reſſentoient de cet air de grandeur qu'il imprimoit à tout ce qu'il ordonnoit; mais il ne fut pas en ſon pouvoir de les ſauver de la monotonie. Il ſemble que la dignité ſoit incompatible avec cette douce liberté, qui ſeule fait naître, entretient & ſçait varier le plaiſir. En liſant la Deſcription, que je vais copier ici *, du Bal que donna Louis XIV. pour le Mariage de M. le Duc de Bourgogne, on peut croire avoir vû la Deſcription de tous les autres.

» On partagea, (dit l'Hiſto-
» rien que je ne fais que tranſ-
» crire) en trois parties égales, la

* Bonnet Hiſt. de la Danſe.

» Gallerie de Verſailles, par deux
» Baluſtrades dorées de quatre
» pieds de hauteur. La partie du
» milieu faiſoit le centre du Bal.
» On y avoit placé une Eſtrade de
» deux marches, couverte des
» plus beaux tapis des Gobelins,
» ſur laquelle on rangea dans le
» fond des Fauteuils de velours
» cramoiſi, garnis de grandes
» crépines d'or. C'eſt-là que fu-
» rent placés le Roi, le Roi & la
» Reine d'Angleterre, Madame
» la Ducheſſe de Bourgogne, les
» Princes & les Princeſſes du
» Sang.

» Les trois autres côtés étoient
» bordés au premier rang, de
» Fauteuils fort riches pour les
» Ambaſſadeurs, les Princes & les
» Princeſſes étrangeres, les Ducs,
» les Ducheſſes & les grands Of-
» ficiers de la Couronne. D'au-

» tres rangs de Chaiſes derriere
» ces Fauteuils étoient remplis
» par des perſonnes de conſidé-
» ration de la Cour & de la Ville.

» A droite & à gauche du cen-
» tre du Bal étoient des Amphi-
» théâtres occupés par la foule
» des Spectateurs ; mais pour évi-
» ter la confuſion, on n'entroit
» que par un Moulinet, l'un après
» l'autre.

» Il y avoit encore un petit
» Amphithéâtre ſéparé, où étoient
» placés les vingt-quatre Violons
» du Roi avec ſix Hautbois & ſix
» Flutes douces.

» Toute la Gallerie étoit illu-
» minée par de grands Luſtres de
» criſtal & quantité de Girando-
» les garnies de groſſes Bougies.
» Le Roi avoit fait prier par Bil-
» lets tout ce qu'il y a de perſon-
» nes les plus diſtinguées de l'un

» & de l'autre ſexe de la Cour &
» de la Ville, avec ordre de ne
» paroître au Bal qu'en habits des
» plus propres & des plus riches ;
» de ſorte que les moindres ha-
» bits d'hommes coutoient juſ-
» qu'à trois à quatre cens piſto-
» les. Les uns étoient de velours
» brodé d'or & d'argent, & dou-
» blés d'un brocard qui coutoit
» juſqu'à cinquante écus l'aune :
» d'autres étoient vêtus de drap
» d'or ou d'argent. Les Dames
» n'étoient pas moins parées :
» l'éclat de leur pierreries faiſoit
» aux lumieres un effet admira-
» ble.

» Comme j'étois appuyé (con-
» tinue l'Auteur que je copie) ſur
» une Baluſtrade vis-à-vis l'Eſtra-
» de où étoit placé le Roi. Je
» comptai que cette magnifique
» Aſſemblée pouvoit être compo-

» ſée de ſept à huit cens perſon-
» nes, dont les différentes paru-
» res formoient un Spectacle di-
» gne d'admiration.

» M. & Madame de Bourgogne
» ouvrirent le Bal par une Cou-
» rante, enſuite Madame de Bour-
» gogne prit le Roi d'Angleterre,
» lui la Reine d'Angleterre, elle
» le Roi, qui prit Madame de
» Bourgogne; elle prit Monſei-
» gneur, il prit Madame qui prit
» M. le Duc de Berri. Ainſi ſuc-
» ceſſivement tous les Princes &
» les Princeſſes du Sang danſerent
» chacun ſelon ſon rang.

» M. le Duc de Chartres au-
» jourd'hui Régent y danſa un
» Menuet & une Sarabande de ſi
» bonne grace * avec Madame la
» Princeſſe de Conti, qu'ils s'at-

* Bonnet lui avoit dédié ſon Hiſtoire de la Danſe, de laquelle ceci eſt pris.

» tirerent l'admiration de toute
» la Cour

» Comme les Princes & les
» Princeſſes du Sang étoient en
» grand nombre, cette premiere
» cérémonie fut aſſez longue, pour
» que le Bal fit une pauſe, pen-
» dant laquelle des Suiſſes précé-
» dés des premiers Officiers de la
» bouche apporterent ſix Tables
» ambulatoires ſuperbement ſer-
» vies en ambigus, avec des Buf-
» fets chargés de toutes ſortes de
» rafraîchiſſemens, qui furent
» placés dans le milieu du Bal,
» où chacun eut la liberté d'aller
» manger & boire à diſcrétion
» pendant une demi-heure.

» Outre ces Tables ambulan-
» tes, il y avoit une grande Cham-
» bre à côté de la Gallerie qui étoit
» garnie ſur des gradins d'une in-
» finité de Baſſins remplis de tout

» ce qu'on peut s'imaginer, pour
» compoſer une ſuperbe collation
» dreſſée d'une propreté enchan-
» tée. Monſieur, & pluſieurs Da-
» mes & Seigneurs de la Cour
» vinrent voir ces appareils & s'y
» raffraîchir pendant la pauſe du
» Bal. Je les ſuivis auſſi. Ils pri-
» rent ſeulement quelques Gre-
» nades, Citrons, Oranges &
» quelques confitures ſéches; mais
» ſitôt qu'ils furent ſortis tout fut
» abandonné à la diſcrétion du
» Public, & tout cet appareil fut
» pillé en moins d'un demi-quart-
» d'heure, pour ne pas dire dans
» un moment.

» Il y avoit dans une autre
» Chambre deux grands Buffets
» garnis, l'un de toutes ſortes de
» Vins, & l'autre de toutes ſortes
» de Liqueurs & d'Eau raffraî-
» chiſſantes. Les Buffets étoient

» ſéparés par des Baluſtrades, &
» en dedans une infinité d'Offi-
» ciers du Gobelet avoient le ſoin
» de donner, à qui en vouloit,
» tout ce qu'on leur demandoit
» pour raffraîchiſſemens, pendant
» tout le tems du Bal qui dura
» toute la nuit. Le Roi en ſortit
» à onze heures avec le Roi d'An-
» gleterre, la Reine & les Prin-
» ces du Sang pour aller ſouper.
» Pendant tout le tems qu'il y fut
» on ne danſa que des Danſes
» *graves & ſérieuſes*, où la bonne
» grace & la nobleſſe de la Danſe
» parurent dans tout ſon luſtre.

A cette gravité ſi l'on ajoûte les embarras du cérémonial, la froide répétition des mêmes Danſes, les régles rigides établies pour le maintien de l'ordre de ces ſortes d'Aſſemblées, le ſilence, la contrainte, l'inaction de tout ce qui

ne danſe pas ; on trouvera que le Bal de cérémonie, eſt de tous les moyens de ſe réjouir, celui qui eſt le plus propre à ennuyer.

Il eſt cependant arrivé ſouvent que la biſarrerie des circonſtances l'a rendu le plaiſir à la mode, au point qu'un Menuet danſé avec grace étoit ſeul capable de faire une grande réputation. Dom Juan d'Autriche Vice-Roi des Pays-bas, partit exprès en poſte de Bruxelles & vint à Paris *incognito*, pour voir danſer à un bal de cérémonie Marguerite de Valois, qui paſſoit pour la meilleure danſeuſe de l'Europe.

CHAPITRE V.

Des Bals Maſqués.

ON s'ennuyoit à Rome dans les Bals de cérémonie, & on s'amuſoit dans la célébration des Fêtes Saturnales ſous mille déguiſemens différens. Le goût pour le plaiſir fit bientôt un ſeul de ces deux genres. On garda les Bals ſérieux pour les occaſions de grande repréſentation, & on donna des Bals maſqués dans les circonſtances où l'on voulut rire.

Les avantures que le Maſque ſervoit, ou faiſoit naître, les caractères divers de Danſe qu'il donnoit occaſion d'imaginer, l'amuſement des préparatifs, le charme de l'exécution, les équivoques

badines auſquelles *l'incognito* donnoit lieu, firent & devoient faire le ſuccès de cet amuſement, qui tient autant à l'eſprit qu'à la joie. Il a été extrêmement à la mode pendant près de deux cens ans, on a ſur-tout donné des Bals maſqués magnifiques durant le régne de Louis XIV. mais les Bals publics, dont je parlerai bientôt, firent tomber tous les autres pendant la Régence, & la mode des premiers n'eſt pas encore revenue.

Les Grecs n'ont point eu ce genre, il ſemble entierement appartenir aux Romains. Mais ces derniers l'ont connu fort tard, & il paroît ſurprenant que les Maſques en uſage aux Théâtres des uns & des autres n'en ayent pas plutôt donné l'idée.

La Danſe ſimple eſt le fond du

Bal maſqué, auſſi bien que des Bals de parade. On l'y employe ſans action ; mais on lui a donné preſque toujours un caractère.

Parmi les moyens d'amuſement ſans nombre que ce genre procure, il a des inconvéniens & il a cauſé des malheurs.

Néron maſqué indécemment couroit les ruës de Rome pendant les nuits, tournoit en ridicule la gravité des Sénateurs, & déshonoroit ſans ſcrupule les plus honnêtes femmes de Rome.

Dans un Bal Maſqué que la Ducheſſe de Berry donna aux Gobelins le 29. Janvier 1393. le Roi Charles VI. qui y étoit venu maſqué en Sauvage, faillit à être brûlé vif par l'imprudente curioſité du Duc d'Orléans. Le Comte de Jouy & le Bâtard de Foix y périrent, le jeune Nantouillet ne

ſe

ſe ſauva qu'en ſe plongeant dans une cuve pleine d'eau, qu'un heureux haſard lui fit rencontrer.

Mais les régles qu'on a établies pour maintenir l'ordre, la paix & la sûreté dans ces ſortes de plaiſirs, en a banni preſque tous les dangers, & un peu de prudence dans le choix des Maſcarades peut aiſément en prévenir tous les malheurs.

CHAPITRE VI.

Des Maſcarades.

TRois eſpéces de divertiſſemens aſſez différens les uns des autres, ont été connus ſous le nom de Maſcarade.

Le premier & le plus ancien étoit formé de quatre, huit,

douze & juſqu'à ſeize perſonnes, qui après être convenues d'un ou de pluſieurs déguiſemens, s'arrangeoient deux à deux ou quatre à quatre, & entroient ainſi maſqués dans le Bal. Telle fut la Maſcarade en Sauvage du Roi Charles VI. & celle des Sorciers du Roi Henri IV. Les Maſques n'étoient aſſujettis à aucune loi, & il leur étoit permis de faire jouer les airs qu'ils vouloient danſer, pour répondre au caractère du déguiſement qu'ils avoient choiſi.

La ſeconde eſpece étoit une compoſition réguliere. On prenoit un ſujet ou de la Fable ou de l'Hiſtoire. On formoit deux ou trois Quadrilles qui s'arrangeoient ſur les caractères ou ſujets choiſis, & qui danſoient ſous ce déguiſement les airs qui étoient rélatifs

à leur perſonnage. On joignoit à cette Danſe quelques Récits qui en donnoient les explications néceſſaires. Jodelle, Paſſerat, Baïf, Ronſard, Benſerade, ſignalerent leurs talens en France dans ce genre, qui n'eſt qu'un abrégé des grands Ballets, & qui me paroît avoir pris naiſſance à notre Cour.

Il y en a une troiſiéme, qu'on imagina en 1675. qui tenoit auſſi du grand Ballet, & qui, en allongeant la Maſcarade déja connue, ne fit autre choſe que d'en changer l'objet principal en ſubſtituant mal-adroitement le Chant à la Danſe. Cette eſpece de compoſition Théâtrale retint tous les vices des autres, & n'étoit ſuſceptible d'aucun de leurs agrémens. Tel eſt le Carnaval mauvais Opéra formé des Entrées de la Maſcarade du même nom, com-

poſée par Benſerade en 1668. que Lully augmenta de Récits en 1675. & qui réuſſit à ſon Théâtre, parceque tout ce qu'il donnoit alors au Public étoit reçû avec enthouſiaſme.

C'eſt ſur-tout à la Cour que la Maſcarade a été fort en uſage. Ce n'étoit qu'un petit genre ; mais il exigeoit de l'eſprit, de la galanterie & du goût. Il n'en eſt point avec ces parties qui ne ſoit digne d'éloges, & qui ne mérite de trouver place dans l'Hiſtoire des Arts.

Les Maſcarades que les Rois Charles IX. Henri III. Henri IV. & Louis XIII. ont danſées ſont ſans nombre. On en fit une chez le Cardinal Mazarin le 2. Janvier 1655. dont étoit Louis XIV. C'eſt la premiere que le Roi ait danſée. Le Carnaval de Benſe-

rade, qu'on exécuta le 18. Janvier 1668. fut la derniere, où ce Monarque Pere des Arts prit le Maſque. Il n'avoit pas encore trente ans.

CHAPITRE VII.

Des Bals publics.

LE nombre multiplié des Bals maſqués pendant le regne de Louis XIV. avoit mis au commencement de ce ſiécle cet amuſement à la mode. Les Princes faiſoient gloire de ſuivre l'exemple qu'avoit donné le Souverain. On vit au Palais-Royal & à Sceaux des Bals maſqués où régnerent le goût, l'invention, la liberté, l'opulence. L'Electeur de Baviere, le Prince Emanuel de

Portugal vinrent alors en France ; & ils prirent le ton qu'ils trouverent établi. L'un donna les plus belles Fêtes à Surenne, l'autre à l'Hôtel de Brétonvilliers. Une profuſion extraordinaire de raffraîchiſſemens, les Illuminations les plus brillantes, & la liberté la moins contrainte firent l'ornement des Bals maſqués qu'ils donnerent. Le Public en jouit; mais les Particuliers effrayés de la ſomptuoſité que tous ces Princes avoient répandue dans ces Fêtes ſuperbes, n'oſerent plus ſe procurer dans leurs maiſons de ſemblables amuſemens. Ils voyoient une trop grande diſtance entre ce que Paris venoit d'admirer, & ce que leur fortune ou la bienſéance leur permettoit de faire.

C'eſt dans ces circonſtances que M. le Régent fit un etabliſſement,

qui ſembloit favorable au progrès de la Danſe, & qui lui fut cependant très-funeſte. Par une Ordonnance du 31. Décembre 1715. les Bals publics furent permis trois fois la Semaine dans la ſalle de l'Opéra. Les Directeurs firent faire une Machine *, avec laquelle on élevoit le Parterre & l'Orcheſtre au niveau du Théâtre. La Salle fut ornée de Luſtres, d'un Cabinet de glaces dans le fond, de deux Orcheſtres aux deux bouts & d'un Buffet de raffraîchiſſemens dans le milieu. La nouveauté de ce ſpectacle, la commodité de jouïr de tous les plaiſirs du Bal ſans ſoins, ſans préparatifs, ſans dépenſe, donnérent à cet établiſſement un tel ſuccès, que dans un excès d'indulgence, que j'ai vû durer encore,

* Elle fut inventée par un Moine.

on pouſſa l'enthouſiaſme juſqu'à trouver la ſalle belle, commode, & digne en tout du goût, de l'invention & de la magnificence Françoiſe.

Bientôt après les Comédiens obtinrent en faveur de leur Théâtre une pareille permiſſion. Leur peu de ſuccès les rebuta ; leurs Bals ceſſerent, & l'Opéra depuis a joui ſeul de ce privilége. Mais la Danſe qui fut l'objet, ou le prétexte de ces Bals publics, bien loin d'y gagner pour le progrès de l'Art, y a au contraire tout perdu. Je ne parle ici que de la Danſe ſimple, telle que les gens du monde l'apprennent & l'exercent. Les Bals étoient une eſpece de Théâtre pour eux où il leur étoit glorieux de faire briller leur adreſſe. Ceux de l'Opéra ont fait tomber tous ceux des Particuliers,

& on ſçait qu'il n'eſt plus du bon air d'y danſer. Les deux côtés de la ſalle ſont occupés par quelques Maſques obſcurs, qui ſuivent les airs que l'Orcheſtre joue. Tout le reſte, ſe heurte, ſe mêle, ſe pouſſe. Ce ſont les Saturnales de Rome qu'on renouvelle, ou le Carnaval de Veniſe qu'on copie.

Que de reſſources cependant ne ſeroit-il pas aiſé de trouver dans un établiſſement de cette eſpece, & pour le progrès de la Danſe & pour l'amuſement du Public! Avec un peu de ſoin, une imagination médiocre, & quelque goût, on rendroit ce Spectacle le fonds & la reſſource la plus ſûre de l'Opéra, une école délicieuſe de Danſe pour notre jeune Nobleſſe, & un objet d'admiration conſtante pour cette foule d'Etrangers, qui cherchent en

vain dans l'état où ils le voyent ; le charme qui nous le fait trouver ſi agréable.

On peut mettre au nombre des Bals publics ceux que la Ville de Paris à donnés dans les occaſions éclatantes, pour ſignaler ſon zéle & ſon amour pour nos Rois ou pour célébrer les événemens glorieux à la France.

Dans ces circonſtances les Illuminations, les Feſtins, les Feux d'artifice, & les Bals ont été preſque toujours la tablature qu'on a ſuivie. On ne s'en eſt écarté que lorſque l'Hôtel de Ville a été gouverné par quelqu'un de ces hommes rares dont ſes faſtes s'honorent.

Lorſque les Suiſſes furent ſur le point de venir en France, pendant le régne de Henri IV. pour renouveller leur Alliance, le Pré-

vôt des Marchands & les Echevins, qui dans cette occaſion ſont dans l'uſage de les recevoir à l'Hôtel de Ville & de les y régaler, trouverent ſous leur main l'ancienne Rubrique, & en conſéquence ils déliberent un Feſtin, & un Bal.

Mais ils étoient ſans fonds & ils demanderent à Henri IV. pour fournir à cette dépenſe la permiſſion de mettre un Impôt ſur les Robinets des Fontaines. *Cherchez quelque autre moyen*, leur répondit ce bon Prince, *qui ne ſoit point à charge à mon Peuple, pour bien régaler mes Alliés. Allez Meſſieurs*, continua-t-il, *il n'appartient qu'à Dieu de changer l'eau en vin.*

Feu M. Turgot auroit fait l'équivalent d'un pareil miracle, ſans ſurcharger le Peuple, & ſans im-

portuner le Roi. Ce Magiſtrat que la poſtérité, pour l'honneur de notre ſiécle, mettra de niveau avec les hommes les plus célébres du ſiécle de Louis XIV. *, ſçut bien changer une cour irréguliere, en une ſalle de Bal la plus magnifique qu'on eut vûe encore en Europe, & un édifice gothique, en un Palais des Fées. Tout proſpere, tout s'embellit, tout devient admirable ſous la main vivifiante d'un homme de génie.

* Lors du Mariage de Madame Infante, *que pourroit-il faire*, diſoit-on, *pour le Mariage d'un Dauphin ?* Il falloit en juger par ce qu'il fit alors.

Fin du ſecond Tome.

TABLE
DES MATIERES
DU II. TOME.

A

A Ctions des hommes, leurs reſſorts, 39.
Agamemnon, ſujet de la diſpute de Pylade & d'Hylas, 23. Maniere dont il eſt repréſenté par l'un & par l'autre, 24.
Aglié (Philippe Comte d') 102.
Amours d'Apollon & de Daphné, prem. Opera Italien, 80.
Anciens, n'ont point connu le tems le plus convenable aux repréſentations du Théatre, 88.
Antonin (Marc) 55.
Ariane, Opera Italien, 81.
Artiſtes recompenſés ou punis à propos,

37. La familiarité leur eſt funeſte, 46.
Arts quand eſt-ce qu'ils tombent, 50.
Aubigné (d) 135. *aux Notes.*
Auguſte, ſa politique, 1. protége les ſpectacles de Danſe, 2. ſon plan de gouvernement, *aux Notes.* protége Pylade & Batyle, 5. ſe déclare pour Batyle, 8. fin de ſon regne, 11. ſouffre l'inſolence de Pylade, 18. comment ſe ſert des Spectacles, 27.
Autriche (D. Juan d') 165.

B.

Bals, 145 & 173. leur origine, 146. leurs ſuccès, &c. 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165.
Bals Maſqués, 166.
— De l'Opera, 175.
— De la Comédie Françoiſe, 176.
— De la ville de Paris, 178.
Baïf (Jean-Antoine) 91, 137 & 171.
Ballets, leur origine, 71. leurs eſpeces, 80 83. leur diviſion théatrale, 85. quand employés, 126 & 127, *aux Notes.*

Ballet poëtique, 89.
— Allégorique, 95.
— Bouffon, 103.
— Ambulatoire, 115.
— Moral, 95.
— Des Proverbes, 84.
— Des Plaiſirs troublés, *Id.*
— De la Curioſité, *Id.*
— Des Poſtures, *Id.*
— De Biceſtre, *Id.*
— De la Nuit, *Id.*
— Des Saiſons, *Id.*
— Des Ages, *Id.*
— Des Cris de Paris, 85.
— Des Paſſetems du Carnaval, *Id.*
— Du Gris de lin, 96.
— De Circé, 134.
— De Chevaux, 136.
Batyle, 5 *& ſuiv.*
— Son caractere, 14.
— Ses reſſources pour plaire aux Grands, 15.
— Cabale contre Pylade, 17.
Batyliens & Pyladiens, partis oppoſés, 6.
Baviere (l'Electeur de) 173.
Bayonne (voyage de la Cour de France à) 133.

Beaujoyeux (Balthazar de Beaujoyeux) 134 & 135. *aux Notes.*
Beaulieu, 135.
Benſerade, 170, 171 & 172.
Bergonce de Botta, fête qu'il donna à Galeas Duc de Milan, 73.
Borromée (S. Charles) Fête pour ſa canoniſation, 117.
Bouffons Italiens, 108.
Bourbon (le Cardinal de) 131.
Briſſac (le Maréchal de) 135. *aux Notes.*
Bal, ſon origine, 145. comment s'établiſſent, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164. 165, & 173.
Bals maſqués, 166.
— De l'Opera, 175.
— De la Comédie Françoiſe, 176.
— De la ville de Paris, 178.

C.

Cabale du Théatre à Rome, 6.
Caccini (Giulio) 85.
Caligula rouvre les Théatres de Danſe à Rome, 32.

Cardinal Monti & Montalto, 81.
Carnaval (le) Opera 171.
— Maſcarade, 172 & 173.
— De Veniſe, 177.
Carrouſels, 126 & 127. *aux Notes.*
Caton apprend à danſer, 150.
Catherine de Médicis, 126, 127, 134, 135 & 140
Charles VI. maſcarade de ce Roi, 168.
Charles IX. ſon goût pour les Arts & ſon caractere, 127 & 172.
Cheval de Troye, 121.
Conſidération publique, ce que c'eſt, 40.
Comus, 145. inventeur des Danſes & des feſtins, 146 & 147.
Comédie de Trente, 152,
Corſſi (Giacomo) 80.
Courante (la) 161.

D.

Danſe, 129. protégée par Auguſte, 2. loix faites en ſa faveur, 7. devient un plaiſir défendu ſous Tibere, 44. n'entre point dans le plan de l'Opera Italien, 82.
Danſe, ſimple, eſt le fonds de tous les

Bals, 148, 167 & 168.
Danſe grave, 149 & 156.
Danſe, établiſſement qui lui eſt funeſte, 175. le même qui pourroit lui être infiniment avantageux, 177.
Danſeurs, deviennent Commenſaux des Romains, 48.
Détails ſur Pylade & Batyle, 11.
D'Eſtrées (Gabrielle), 143. 144. & 145. *aux Notes.*
Décadance de l'Art & ſes cauſes, 44 & *ſuiv.*
Dignité incompatible avec la liberté, 157.
Domitien chaſſe les Danſeurs & les Philoſophes de Rome, 134. fait maſſacrer Paris & ſon Eleve, 35.
Duc d'Albe, 153.

E.

Emanuel, Prince de Portugal, 174.
Entrée. Voyez *Ballet.*
Enthouſiaſme, ce que c'eſt, 6.
Envie, moyens qu'elle employe contre les grands talens, 19 & *ſuiv.*
Eſope & *Roſcius*, remplacés par Pylade & Batyle, 4.

Euridice (L.) second Opera Italien, 81.

F.

Familiarité funeste aux gens à talens, 43 & 46.
Faustine, (l'Impératrice) 55.
Fêtes de la Cour de Turin, 95 & 98.
— Du Comte Palatin, du Rhin, 109.
— De la Cour de France, 126. pour le mariage du Duc de Joyeuse, 129. pour le mariage de Galeas Duc de Milan, 73.
Fêtes à Suresne, 174.
— A l'hôtel de Bretonvilliers, *Id.*
— De la ville de Paris, 177, 178, 179 & 180.
Foix (le Bâtard de) sa mort, 168.
Fontaines (impôt proposé sur les Robinets des) 179.
Fra-Paolo, 153.
Frivolité, ressource qu'elle procure aux Rois, 11.

G.

Galeas, Duc de Milan, fête à l'occasion de son mariage, 73.

Gardes des Spectacles, 30.
Génie. Voyez *Turgot*.
— Ce qu'il peut, 37.
— Ce qu'il fait, 180.
Goût, ce que c'eſt, 114.
Grands Seigneurs de Rome, 16.
Gouvernement, ſon influence ſur les Arts, 52.

H.

Henri II. Roi de France, ſes enfans, 127.
Henri III, 93, 111, 128. *& ſuiv.* 140. *aux Notes*, *&* 172.
Henri IV. 141, 142, 143, 144, 145, 170, 172, 178 *&* 179.
Hylas. Sa diſpute avec Pylade, 21. maniere dont il repréſente Agamemnon, 24. diſcours que lui adreſſe Pylade, 25. eſt fouetté par ordre d'Auguſte, 26.
Honneurs accordés à la Danſe, 38. la familiarité des Grands perd l'Art, 46.

I.

Ignace de Loyola (Saint) Ballets à l'occaſion de ſa Béatification, 121 *& ſuiv.*
Illuſion, Théâtrale, 87.
Imitation, 88.
Intermedes Italiens, 108.
Jodelle, 171.
Joui (le Comte de) ſa mort, 168.
Jour des lumieres, avantages qu'on pourroit en tirer au théâtre, 88.

L.

La Chenaye (de) 135.
Leon X. (le Pape) 94.
Louis XII Roi de France, 151.
Louis XIII. 172.
Louis XIV. 157. grand Bal donné pour la Naiſſance du Duc de Bourgogne, 158 *& ſuiv.* Bals maſqués donnés ſous ſon regne, 164. autres particularités, 172, 173 & 180.
Lully, 172.

TABLE

M.

Machines du Théâtre, 81 & 87.
Magie des Spectacles, 2.
Mantoue (le Cardinal Hercule de) 152.
Marguerite de Valois, sa réputation dans la Danse, 165.
Mascarade, ce que c'est, 169. ce genre appartient à la France, 171 & 172.
Mascarade des Sorciers & des Sauvages 170.
Masques des Pantomimes, 49 & 170.
Mazarin (le Cardinal de) 172.
Mecene. Voyez *Bayle*.
Médailles pour le mariage du Duc de Joyeuse, 157.
Medicis (Catherine de) 90 & 155. Bal qu'elle donne à Bayonne, 154.
Médiocrité, ce qu'elle peut, 37.
Merveilleux, 87.
Monte Verte (Claude de) 81.
Moralité (Ballets) 109.
Mœurs, nécessaires dans les Artistes, 51.
Multitude, sans le sçavoir, sert l'envie, 19 & 20.

N

N Antouillet, 168.
Narbonne (le Cardinal de) danſe à Milan, 151.
Néron exile les Pantomimes, 33. les rappelle, *Id.* ſa conduite à l'égard des Spectacles, 168.
Nuit, ſeul tems favorable aux Spectacles, 88.

O.

Opera, ſon origine, 73. comment reçu en Italie, 81 & 82.
Opera François, 103, 104, 105, 106, 107, 108.
Orgueil (l') ſe réunit avec l'envie contre les grands talens, 78.
Orphée, 110, 111. 112.

P.

Pallavicin (le Cardinal) 152.
Pantomimes, 6. troubles qu'ils occaſionnent, 25. plus honorés que les citoyens, 7. leur licence, 29, leur ma-

lignité & leur audace, 30. combat dont ils ſont la cauſe, ſont bannis de Rome, 32. ſuite de leur exil, 33. rappellés par Caligula, & leurs débauches, *Id.* exilés par Domitien, 34. rappellés après ſa mort, 35.

Pâris ſéduit la femme de Domitien, 34. eſt maſſacré, 35.

Paſſerat, 171.

Patin (Jacques) Peintre, 135.

Peuple revolté de l'exil de Pylade, 10.

Philippe II. Roi d'Eſpagne vient au Concile de Trente, 252. maniere dont il y eſt reçu, 153.

Platon blâmé par les Philoſophes, pour avoir refuſé de danſer à un Bal, 150.

Pline a loué Trajan mal à propos ſur un point, 37.

Politique. Quelle étoit celle d'Auguſte, 5.

Pompe Tyrrenique, ce que c'étoit, 116. *& aux Notes.*

Portugal (les Ballets ambulatoires du) 115.

Preuves de la perfection de la Danſe des Grecs & des Romains, 57, *&c.*

Priviléges accordés à la Danſe, 38 *& ſuiv.*

Pruſſe, ce qu'elle étoit, 43. ce qu'elle eſt, 44.
Pylade, 5. eſt ſifflé, ſe venge. Son diſcours à Auguſte, 6, 7, 8, 9. ſuites de ſon exil, 10. ſon caractere. fait un livre ſur la Danſe, 16. eſt la victime des cabales, 17. jette ſes fleches ſur l'aſſemblée & ſur l'Empereur, 18. ſa diſpute avec Hylas, 21. honneurs qui lui ſont accordés, 39. marques de conſidération qu'il reçoit 41. premier Danſeur de la terre, 46.

Q.

Quadrille, ce que c'eſt, 85.

R.

Regent (M. le) 161 & 174.
Rinari (le Cardinal) ſon goût pour les Spectacles, 71, 91 & 94.
Rinuccini (Ottavio) 80.
Rois, reſſources que leur procure la frivolité des hommes, 11.
Romains, leur paſſion pour les Spectacles publics, 2.
Ronſard, ſa pauvreté, 92 & 171.

S.

Saillies, des ſpectateurs Grecs & Romains, 65. *& ſuiv.*
Saint Severin (le Cardinal de) danſe dans un Bal, 151.
Sapate, ce que c'eſt, 101. *& aux Notes.*
Savoye (Cour de) ſa galanterie, 102.
Saturnales, 177.
Seigneurs de Rome, ce qu'ils étoient, 48.
Sixte IV. (le Pape) 71.
Spectacles, ſecours qu'ils procurent aux Rois, 1.
— de Danſes établis & protégés par Auguſte, ij. Spectacles anciens, moins attrayans que les nouveaux, 3.
Socrate danſe, 149.
Sully (le Duc de) 141, 142, 143, *& aux Notes.*
Suiſſes, diſcours de Henry IV. au Prevôt des Marchands à leur occaſion, 179.
Sulpicius, 32.

T.

Teofilo (Giovanelli) 81.
Théâtres de Danſe fermés par Tybere, & rouverts par Caligula, 31. ne ſont qu'une école de diſſolution, 33.
Tirréniens. Voyez *Pompe Tirenique*.
Tybere n'aimoit point les Arts, 28. dédaigne la ſur-intendance des Spectacles, & ne la rend point aux Préteurs, 29. eſt aigri des honneurs qu'on rend aux Pantomimes, 41. fait une loi pour les reſtraindre, 42.
Tournois, Spectacles dangereux, 126, 127 *& aux Notes*.
Trajan fait fermer les Théâtres des Pantomimes, 36. pouvoit mieux faire, 37.
Turgot (feu M.) Prevôt des Marchands de Paris, ſon génie pour les grandes Fêtes, 179. ce qu'il fit au Mariage de Madame Infante, 180. critique qu'on fit ſur lui *Id. aux Notes*.

V.

*V*ERITÉ (la) ennemie des apparences — Ballet moral, 98.
— *Vagabonde*, Ballet bouffon, 103.
Vols littéraires, leur ancienneté en France, 135 *aux Notes*.
Vie du Baron de Feneſte, 135. *aux Notes*.

Fin de la Table des Matieres du Tome ſecond.

ERRATA

DU TOME SECOND.

Page 6. *lig.* 20. des deux, *liſez* des deux.
Page 109. *lig.* 5. d'émouvoir, *effacez le* d'

A01 1462584